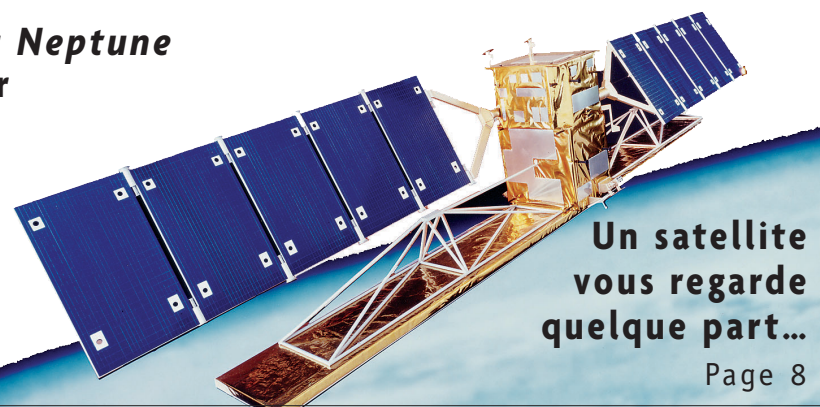




**Milan et la
«street couture»**
Page 6



**Le mega-projet Neptune
de Kim Juniper**
Page 7



**Un satellite
vous regarde
quelque part...**
Page 8

Le journal de
l'Université du Québec
à Montréal

L'UQAM

Volume XXXI
Numéro 1
7 septembre 2004

Conférence internationale sur la communication scientifique

Remue-méninges à Barcelone

Michèle Leroux

Nous étions plus de 600 – journalistes, scientifiques, chercheurs, communicateurs, muséologues et éducateurs – à participer à la 8^e Conférence internationale organisée par le réseau «Public Communication of Science and Technology» (PCST). Cet intéressant remue-méninges s'est tenu en juin dernier, dans le cadre du *Forum Barcelone 2004*, un événement aux allures d'exposition universelle qui visait à favoriser le dialogue entre les cultures. Le thème de la conférence était d'ailleurs «Connaissance scientifique et diversité culturelle». Les participants provenaient de plus de 50 pays répartis sur les cinq continents.

Entre l'atelier sur les nouveaux modèles de musées scientifiques qui a précédé la conférence et le séminaire réunissant une centaine de journalistes à l'Université Pompeu Fabra qui l'a clôturée, l'événement principal a consisté en trois plénières et une trentaine d'ateliers, tous offerts avec traduction simultanée en espagnol et en anglais. On y a traité des liens entre la science moderne et les cultures locales, de l'importance de la participation des citoyens à la diffusion scientifique, de l'évolution des conditions de pratique des journalistes et des récents développements dans le monde de la communication scientifique.

Qui doit communiquer quoi?

Certains ateliers ont donné lieu à des débats musclés, notamment sur les responsabilités des chercheurs et des institutions scientifiques en matière de communication et sur la qualité du traitement de l'information scientifique dans les médias.

«Les scientifiques devraient se faire un devoir d'expliquer leurs travaux au public, car c'est lui qui paie la note», signalait Martinez Saez, de l'Institut d'astrophysique des îles Canaries. Toutefois, les résultats du sondage qu'il a présentés aux congressistes indiquent que seulement 30 % des chercheurs sont intéressés à parler publiquement de leur travail. Pire encore, reconnaît M. Saez, 50 % des chercheurs interrogés estiment que la médiatisation de la science constitue de la prostitution, en quelque sorte. «Ils soutiennent que leur travail, c'est de faire de la science et de la recherche, pas de la communication».



Photo : Michèle Leroux

Une ruelle du quartier «Barri Gotic» de Barcelone.

Cette opinion n'était certes pas celle de la majorité des participants à la conférence, qui, avides de trouver les meilleures façons de communiquer la science, se sont demandés s'il fallait des journalistes formés en science ou des scientifiques initiés à la communication.

Le fait de n'avoir aucune formation scientifique n'a certes pas empêché le réputé journaliste du *New York Times* John Noble Wilford de couvrir les sciences depuis presque 50 ans, sa carrière «scientifique» ayant débuté avec le lancement du satellite russe Sputnik, en 1957; ni de recevoir deux Prix Pulitzer. «Les journalistes et les scientifiques ont beaucoup en commun en ce qui concerne la quête des connaissances, mais tout les sépare quand il s'agit de rapporter les résultats de leurs recherches», notait M. Wilford, qui a été créateur et rédacteur en chef du *Science Times* – un supplément hebdomadaire consacré à la science depuis 25 ans. «Être journaliste, en sciences ou ailleurs, c'est bien autre chose que de rapporter fidèlement des propos. Il faut évaluer ce qui fait la nouvelle et pourquoi, garder son sens critique, alerter le public pour qu'il le soit aussi et savoir raconter des histoires. Simplement, clairement, intelligemment et avec grâce», ajoutait-il dans l'allocution qu'il a

prononcée à la clôture des débats.

«Les scientifiques pensent que la science est le centre de l'univers, mais ce n'est pas le cas, signalait en écho aux propos du journaliste la professeure Bernadette Bensaude-Vincent de l'Université Paris X. L'enjeu le plus important dans la communication scientifique, c'est de répondre aux questions des gens et non de reprendre les sujets qui intéressent les chercheurs.»

Scientifiques sur la sellette

Très avancés dans le domaine de la formation pratique des scientifiques pour améliorer leur performance dans les médias, les Australiens ont partagé leur expérience avec les congressistes, organisant même une session de formation condensée. Ils ont fait visionner trois topos diffusés aux nouvelles, sur trois réseaux de télévision différents, rapportant une récente découverte scientifique des chercheurs d'un institut de recherche local. Un jeu questionnaire a suivi. Combien de temps durent ces reportages? Quelle proportion de ces 90 secondes est consacrée à l'entrevue du chercheur? De quoi parlait le scientifique dans ces extraits qui totalisent en moyenne 15 secondes? Combien de séquences d'images compte chaque topo? Il n'y a pas eu beaucoup d'étoiles dans le

cahier-réponse des scientifiques, mais leur prise de conscience a valu de chauds applaudissements à l'organisatrice de l'atelier, la consultante en communication Jenni Metcalfe, de Brisbane en Australie.

Dans un autre atelier, on a tenté de comprendre pourquoi la tâche d'expliquer les phénomènes à dense contenu scientifique est si laborieuse. L'étude de cas menée par Javier Cruz Mena, de l'Université nationale autonome de Mexico, indique qu'après trois semaines de couverture médiatique intensive, le public ne disposait toujours pas de l'information essentielle minimale pour comprendre ce qu'est le syndrome respiratoire aigu sévère (SRAS).

Un biologiste norvégien a même raconté qu'après une conférence de presse où ont été rendus publics des tests concluant que tous les poissons d'une certaine région étaient tout à fait aptes à la consommation, à l'exception d'une espèce, les manchettes disaient exactement le contraire. Si pour plusieurs participants, les médias diffusent une information superficielle, sensationnaliste, alarmiste, déformée et souvent dictée par l'agenda politique, d'autres soutiennent que la quantité et la qualité de la couverture en sciences progressent constamment.

Durant la terrible nuit du 13 novembre 1985, ni les scientifiques ni les journalistes colombiens n'avaient toutefois de quoi pavoiser, a fait valoir la journaliste Lisbeth Fog. En quelques minutes, plus de 20 000 résidents du village d'Armero ont péri lors de l'éruption du volcan Nevado del Ruiz, la deuxième plus meurtrière éruption du 20^e siècle. Les experts de l'Institut géoscientifique Ingeominas avaient pourtant tenté d'alerter journalistes et autorités locales, mais personne n'a compris ce qu'ils expliquaient. La population n'a pas été informée et le drame qui aurait pu être évité ou amoindri reste douloureux dans la mémoire des Colombiens.

Savoir indigène

Lors de la plénière portant sur la relation entre la science moderne et les connaissances indigènes (en anglais, on parle de *native knowledge*), des journalistes et des scientifiques ont décrit divers projets locaux mettant en scène ces deux types de savoirs.

Résultats du sondage

Un journal lu et apprécié !

Angèle Dufresne

L'équipe du journal souhaite la plus cordiale bienvenue à ses anciens et nouveaux lecteurs et amorce cette nouvelle année universitaire sous les meilleurs auspices. Les résultats du sondage réalisé en mai dernier auprès du lectorat sont, en effet, des plus encourageants et nous portent à penser que nous faisons un journal pertinent, rigoureux, diversifié et apprécié de la communauté universitaire. Trois faits saillants sont à souligner particulièrement : 1- Un taux de satisfaction générale de 91,6 % ; 2- Un taux de participation des plus intéressants [avec ses quelques 820 répondants, le sondage a rejoint plus d'un lecteur sur 10, compte tenu de son tirage régulier de 7 000 copies] ; 3- Plus de 60 % des répondants – 511 pour être précis – étaient des étudiants.

Les trois-quarts des répondants sont des lecteurs assidus du journal (30 %) ou le lisent de manière occasionnelle (44 %). Quelque 84 % des cadres, plus de 75 % des professeurs et plus d'un employé sur deux (53 %) lisent le journal à chaque parution avec grand intérêt car 35 % le dévorent d'un bout à l'autre ou en lisent la plupart des articles, contre 49 % qui optent pour quelques articles.

La majorité des répondants lisent régulièrement la Une (72 %), les articles sur les personnels et la vie universitaire (59 %), le calendrier des activités «Sur le campus» (56 %), la vie culturelle (52 %) et la recherche (50,3 %). Le choix d'articles offerts présentement dans le journal semble satisfaire une majorité de lecteurs mais les trois rubriques du journal jugées les plus importantes par le lectorat sont la Une, les articles sur la recherche ou ceux traitant de la vie sur le campus. On apprécie d'une façon générale la rigueur, le style, la diversité des thématiques et le choix des personnes interviewées.

Si on fait une lecture plus fine des données, on s'aperçoit que les étudiants, les professeurs, les chargés de cours, les employés, les cadres et quelques retraités ont répondu au sondage de façon spécifique en fonction de leurs intérêts et/ou de leurs fonctions. Mais les répondants sont quasi unanimes sur plusieurs points :

Suite en page 2 ►

Suite en page 2 ►

Ce qu'ils ont dit :

«Avoir beaucoup de connaissances en science ne veut pas dire comprendre la science. Voilà pourquoi il est si important de montrer aux gens comment comprendre le contenu de l'information, et pas seulement les faits et les données.»

Lisbeth Fog, fondatrice de l'Association colombienne de journalisme scientifique et vice-présidente de la Fédération mondiale des journalistes scientifiques

«Souvent, l'information de nature médicale que nous publions dans notre journal – le plus lu en Ouganda – peut faire la différence entre la vie et la mort. C'est le cas en ce qui concerne les problèmes de santé des femmes enceintes et des enfants, qui sont encore très fréquents dans mon pays.»

Patrick Luganda, journaliste scientifique en Ouganda et président du Network of Climate Journalists in the Greater Horn of Africa

«En science, la nouvelle met souvent l'accent sur les résultats des travaux scientifiques qui permettent d'améliorer la qualité de vie. Cela est important, bien sûr, mais le public devrait aussi être mis au fait des difficultés, des intérêts, de l'impact, des controverses et du processus à long terme qui traversent les sciences et la technologie.»

Germana Barata, Laboratoire d'études avancées en journalisme (Labjor), Université d'État de Campinas, Brésil

«On reconnaît de plus en plus le devoir qui incombe à la communauté scientifique de discuter des conséquences de leurs travaux sur la société... La communication scientifique ne fait toutefois pas partie de la formation des chercheurs. Les scientifiques sont formés pour faire de la recherche et n'en discutent qu'avec leurs pairs et étudiants. Seules ces expertises contribuent à l'avancement de leur carrière.»

Monica Bettencourt-Dias, Département de génétique, Université de Cambridge

«Dans les agences de presse, les deux tiers de la couverture scientifique provient d'informations fournies par des relationnistes. On peut considérer cette proportion quelque peu déséquilibrée puisque cela signifie que seulement un tiers de l'information publiée repose sur de la recherche indépendante des journalistes... À l'heure actuelle il y a en Allemagne quelque 60 000 journalistes et 30 000 spécialistes des relations publiques. Le nombre des journalistes diminue constamment et celui des relationnistes – qui devrait atteindre 50 000 en 2005 – augmente en flèche.»

Winfried Goepfert, Université libre de Berlin, Allemagne

«Les scientifiques subissent de plus en plus de pression pour commercialiser les résultats de leurs travaux. Les gouvernements, organismes subventionnaires, universités et centres de recherches s'attendent tous à de plus grandes retombées de leurs investissements.»

Thomas Gascoigne et Jenni Metcalfe, Federation of Australian Scientific and Technological Societies (FASTS)

Traduction libre

Le rapport à la science s'est complètement transformé

Michèle Leroux

Le PCST est l'acronyme du «Public Communication of Science and Technology Network». L'organisme regroupe des individus qui oeuvrent dans la production ou l'étude de la communication scientifique et technologique. Depuis une quinzaine d'années, le réseau a organisé une série de conférences à travers le monde. «Celle de Barcelone – qui a été une bonne conférence – était notre huitième», explique le professeur du Département des communications Bernard Schiele, aux lendemains de l'événement qui a eu lieu en juin dernier. Membre du comité scientifique du réseau depuis plusieurs années, le professeur a été l'organisateur de la quatrième conférence du PCST, qui s'est tenue à Montréal en 1994. Plus de 500 participants de 50 pays s'y étaient alors réunis sous le thème «Quand la science se fait culture».

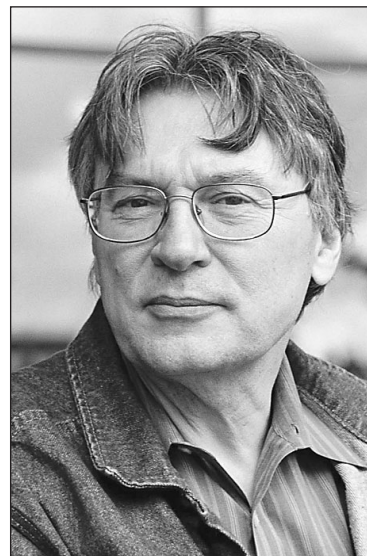


Photo : Nathalie St-Pierre

Bernard Schiele, professeur au Département des communications et membre du CIRST.

torsion qui émanerait de la couverture scientifique. « Il n'y a pas de transmission d'information sans distorsion. Il faut vivre avec cela. Et malgré toutes leurs lacunes, les médias sont

« **La recherche fondamentale valorisait la connaissance pour elle-même. Mais aujourd'hui, il s'agit moins de comprendre le monde que de le transformer.** »

Une exposition impliquant de nombreux musées avait même attiré, en une semaine, 900 000 personnes dans le grand hall de la Place Desjardins.

Conférencier invité à Barcelone, le professeur a voulu tempérer les critiques à l'égard des médias et de la dis-

source d'informations. Ils opèrent un important transfert de connaissances», ajoutant que les scientifiques doivent participer au débat social et être formés pour parler aux gens, qui sont d'ailleurs avides de comprendre.

Membre fondateur du Centre interuniversitaire de recherche sur la

science et la technologie (CIRST) et directeur des études supérieures en muséologie, M. Schiele a prononcé deux conférences, la première portant sur le musée de médecine comme lieu d'enjeux et de débats et une autre qui a traité de l'évolution du rapport entre la société et la science.

«En moins de 50 ans le rapport social à la science s'est complètement transformé», note-t-il, citant les exemples du Palais de la Découverte, un musée inauguré à Paris en 1937, dont l'objectif est de recréer pour les visiteurs le moment de la découverte, et celui de la Cité des Sciences et de l'industrie, où ce n'est plus la science qui est mise en scène, mais ses retombées. «Le Centre des Sciences de Montréal, ouvert récemment, va encore plus loin, ajoute le professeur. L'innovation seule occupe le devant de la scène.»

La recherche fondamentale valorisait la connaissance pour elle-même. «Mais aujourd'hui, il s'agit moins de comprendre le monde que de le transformer, estime M. Schiele. On juge la validité de la recherche à ses usages... Le changement est profond.»

La prochaine conférence internationale du PCST aura lieu en 2006 à Séoul, en Corée du Sud. La dixième se tiendra à Los Angeles en 2008. Entretemps, Pékin accueillera en juin 2005 un symposium qui portera sur les *success stories* du domaine de la communication scientifique. Le professeur Schiele et la consultante en communications Jenni Metcalfe d'Australie sont chargés de l'organisation de cet événement ●

▶ BARCELONE – Suite de la page 1

L'utilisation de la voie lactée par les Indiens du Brésil, qui organisaient leurs déplacements selon les constellations, a suscité l'intérêt des astronomes et des écotouristes. En Thaïlande rurale, on codifie les pratiques ancestrales des guérisseurs locaux en tentant de les conjuguer à la médecine moderne, ce qui pourrait diminuer les coûts des soins de santé. En Afrique, on utilise des techniques agricoles qui datent de plusieurs siècles, comme l'agriculture biologique et le contrôle intégré des insectes.

Barcelone la magnifique

Quant à Barcelone, cette ville est irrésistible!

La lumière, l'architecture, le design, le sourire des passants, les ruelles, les odeurs, les artistes de la rue, et bien sûr les *tapas* – ces délicieux amuse-gueule qui font la gloire de la cuisine catalane – tout pour charmer. Au-delà des chefs-d'œuvre fort impressionnants – y compris la controversée *Sagrada Familia* de Gaudi – c'est l'omniprésence de la beauté et de l'art qui m'a fascinée. Entrer au marché de la Boqueria en foulant un pavement de mosaïque conçu par Miro... commander un xères juste pour admirer la décoration d'un bar ... découvrir une machine distributrice d'œuvres littéraires dans

le métro... de vrais moments de grâce!

P.S. Du 4 au 8 octobre prochain, se tiendra à Montréal la 4e Conférence mondiale des journalistes scientifiques, sur le thème «L'avenir à la une : le journalisme aux frontières de la science». L'événement est organisé par l'Association des communicateurs scientifiques du Québec, en collaboration avec divers organismes, dont la Fédération mondiale des journalistes scientifiques ●

SUR INTERNET

www.pcst2004.org
www.wcsj2004.com



Photo : Isabel Bassetas

John Noble Wilford, journaliste au *New York Times*, montrant une édition récente du cahier *Science Times*, en compagnie de **Vladimir de Semir** (sur la photo, à droite), président de la 8e Conférence internationale sur la communication publique de la science et de la technologie.

▶ SONDAGE – Suite de la page 1

ils souhaitent lire plus de reportages, plus de dossiers, plus d'articles sur la formation, les activités étudiantes, l'actualité internationale, les débats d'idées, le sport étudiant, les réalisations des employés et le monde de l'éducation en général.

Par des commentaires judicieux s'ajoutant aux questions du sondage, de très nombreux lecteurs nous ont fait part de leurs attentes et de leurs préoccupations par rapport à la communication interne à l'UQAM et à sa diffusion. Nous avons ainsi pris conscience que certains pavillons sont moins bien dotés en présentoirs à journaux que d'autres; que plusieurs répondants ignoraient que le journal se trouvait sur le site Web de l'UQAM – sur la page d'accueil, de surcroît! – en format «pdf»; que le journal pourrait mieux refléter les préoccupations des étudiants à temps partiel du campus ou des centres régionaux périphériques (par contre, ceux qui le lisent témoignent qu'il est «le seul moyen pour se tenir au courant de la vie à l'UQAM»).

Certains nous reprochent d'«éviter soigneusement» toute discussion, débat ou critique de l'UQAM, d'autres se réjouissent d'y trouver un motif de fierté, de rapprochement et d'appartenance à leur institution. Toutes ces réflexions et opinions sont des plus intéressantes et nous essayerons d'en tenir compte, dans la mesure de nos possibilités, afin d'offrir à la commu-

nauté universitaire un journal vivant et «rayonnant», qui ouvre des horizons ou fait réfléchir, tout en répondant aux besoins d'information de son lectorat ●

L'UQAM

Le journal L'UQAM est publié par le Service des communications, Division de l'information.

Directrice du journal :
Angèle Dufresne

Rédaction :
Anne-Marie Brunet, Dominique Forget, Claude Gauvreau, Michèle Leroux

Photos :
Martin Brault, Michel Giroux, Nathalie St-Pierre

Conception de la grille graphique :
Jean Gladu, designer

Infographie :
Service des communications
Division de la promotion institutionnelle

Publicité :
Catherine Levasseur
Communications Publi-Services Inc.
(450) 227-8414, poste 303

Impression :
Payette & Simms (Saint-Lambert)

Adresse du journal :
Pavillon Judith-Jasmin J-M330
Téléphone : 987-6177 • Télécopieur : 987-0306

Adresse courriel :
journal.uqam@uqam.ca

Version Web du journal :
www.journal.uqam.ca/
Politique éditoriale et tarifs publicitaires sur le site Web du journal L'UQAM à www.journal.uqam.ca/redac.htm

Dépôt légal
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0831-7216

Les textes de L'UQAM peuvent être reproduits, sans autorisation, avec mention obligatoire de la source.

UQAM

Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville, Montréal
Québec H3C 3P8

L'UQAM à nouveau triplement honorée

Renouvelant l'exploit de l'année dernière, ce sont deux professeurs et un cadre de l'UQAM qui raflent à nouveau les trois prix d'excellence remis chaque année par le président de l'Université du Québec à des personnes du réseau des dix constituantes de l'UQ s'étant distinguées par la qualité de leur enseignement, de leur recherche ou l'ensemble de leur carrière.

Le président de l'UQ, M. Pierre Moreau, a donc remis à Mme Louise Poissant, professeure à l'École des arts visuels et médiatiques, le Prix d'excellence en enseignement, lors de la cérémonie qui avait lieu dans les jardins du Musée national des arts du Québec, le 25 août dernier, en présence de nombreux invités de tous les établissements du réseau. Le Prix d'excellence en recherche a été attribué à M. Paul del Giorgio, professeur au Département des sciences biologiques, malheureusement absent du Québec pour l'événement, de même que Mme Christiane Huot, directrice du Service des archives et de gestion des documents à qui on décernait le

Prix Carrière 2004.

Enseignement

Louise Poissant a grandement contribué à améliorer l'enseignement des arts en y associant le plein potentiel des nouvelles technologies, d'abord au cégep, puis au Département des arts visuels et médiatiques de l'UQAM, auquel elle est associée depuis 15 ans. Dotée d'une formation en philosophie et en esthétique, elle a su faire œuvre de pionnière, tant en enseignement qu'en recherche, dans le «nouveau» domaine des arts médiatiques, qu'elle a contribué à circonscrire et à ancrer aux cycles supérieurs. Elle a conçu et réalisé des outils d'apprentissage et du matériel pédagogique aux fins de son propre enseignement, mais également de celui de ses collègues de l'UQAM, du Québec et du Canada.

Louise Poissant a également implanté au cours des six dernières années le doctorat multidisciplinaire en études et pratiques des arts et en a été sa première directrice. Sous son impulsion ce programme a connu un dé-

veloppement rapide et acquis une grande notoriété grâce à des objectifs de haut niveau et une approche pédagogique novatrice.

Recherche

Par ses travaux de recherche sur les écosystèmes aquatiques qui ont donné lieu à une trentaine de publications, dont des articles dans les prestigieuses revues scientifiques *Nature* et *Science*, Paul del Giorgio a contribué à révolutionner la conception qu'avait la communauté scientifique du cycle du carbone et de la bioénergétique. Il a mis en évidence notamment que la «respiration» combinée de tous les organismes de nombreux systèmes aquatiques, y compris les océans, excède la production primaire issue de la photosynthèse (ces systèmes consomment plus de matière organique qu'ils n'en produisent). Les résultats de ses travaux qui font autorité dans tous les milieux de l'océanographie, de la limnologie et de l'écologie aquatique auront nul doute un impact majeur sur la compréhension de la climatologie régionale-

le et mondiale. Ils se situent, en effet, au cœur des grandes préoccupations actuelles que sont le réchauffement planétaire, l'environnement et les ressources en eau. Le professeur del Giorgio vient de terminer la préparation, à titre de coéditeur, d'un volume intitulé *Respiration in Aquatic Ecosystems* auquel ont collaboré une trentaine des plus grands spécialistes mondiaux de ce domaine, qui sera publié à la Oxford University Press.

Après des études de premier cycle en biologie et en écologie à l'Université de Buenos Aires, Paul del Giorgio a fait de brillantes études doctorales à McGill et postdoctorales à l'UQAM (Groupe d'écologie aquatique) ainsi qu'à New York (Institute of Ecosystems Studies). Invité à se joindre à l'équipe professorale du Horn Point Laboratory du Centre des sciences environnementales de l'Université du Maryland en 1997, il entre à l'UQAM en juillet 2001 avec une réputation de chercheur de calibre international solidement établie. Chercheur de haut niveau, le professeur del Giorgio est aussi un en-

seignant dévoué, un formateur hors pair et un conférencier sollicité parce qu'excellent communicateur.

Carrière

Mme Christiane Huot qui œuvre au Service des archives de l'UQAM depuis plus de 30 ans a su faire rayonner les activités de son service au-delà du cadre de l'institution grâce à un leadership éclairé et innovant. De nombreuses réalisations du Service qu'elle dirige depuis 1982 furent d'abord mises à la disposition des établissements du réseau de l'UQ, puis d'autres universités et organismes aussi divers que l'industrie, la santé et la culture. En pilotant des dossiers complexes et d'avant-garde elle a développé une expertise enviée de ses collègues archivistes.

Elle assume depuis 2000 la présidence du Réseau des services d'archives du Québec qui regroupe 160 membres. Elle est aussi commissaire à la Commission des biens culturels et membre du Comité consultatif sur le patrimoine, les institutions muséales et les archives depuis de nombreuses années. À la CRÉPUQ, elle a siégé sur tous les groupes de travail relevant du sous-comité des archives et deux des outils méthodologiques auxquels elle a travaillé activement ont reçu le prix annuel de l'Association des archivistes du Québec (1994 et 2003).

Autres prix et médailles

Le poète Michel van Schendel, professeur retraité de l'UQAM en études littéraires a été intronisé au Cercle d'excellence de l'Université du Québec pour son œuvre littéraire et journalistique, sa vision et son engagement à titre de pionnier de l'enseignement de la littérature québécoise.

Des médailles de l'Assemblée des gouverneurs de l'UQ ont été remises à Jules Arsenaux, recteur sortant de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, Jacques Picard, professeur au Département de stratégie des affaires de l'UQAM, Winston Chan, étudiant à l'Université du Québec à Trois-Rivières et Céline Dupuis, employée de soutien de l'Université du Québec à Rimouski, pour leur participation à titre de membres de l'Assemblée des gouverneurs •

Gabriel Hébert-Tétrault reçoit le Prix du Barreau du Québec

Michèle Leroux

Commencée en lion, avec un résultat de 98 % lors du premier examen de l'École du Barreau, l'année s'est poursuivie avec brio pour le bachelier Gabriel Hébert-Tétrault, qui a complété sa formation professionnelle avec une moyenne de 92,83 %. Cette performance exceptionnelle lui a valu le Mérite du Barreau du Québec 2003-2004, un prix décerné à l'étudiant ayant obtenu la meilleure moyenne pour les six examens de l'année scolaire. Le prix lui a été remis par le bâtonnier du Québec Me Denis Mondor, lui aussi diplômé de l'UQAM.

Les quatre centres de formation de l'École du Barreau du Québec ont accueilli l'an dernier quelque 700 étudiants. Bien qu'aucun d'entre eux n'ait pu battre le score de M. Hébert-Tétrault (de Montréal), les excellents résultats de Pierre-Jérôme Bouchard (91,67 %), Étienne Giasson (89 %) et Grégoire Poulin (88,33 %), respectivement des centres de Québec, Sherbrooke et Ottawa, ont également été récompensés.

Doué d'une excellente mémoire et d'une solide capacité de lecture rapide, M. Hébert-Tétrault s'avère également un redoutable plaideur. Ce jeune homme timide et réservé a en effet mérité le Prix du meilleur plaideur lors de la 18^e édition du Concours européen des droits de l'Homme René-Cassin, tenu à Strasbourg en 2002. Cette compétition de très haut calibre réunit chaque année plus de 120 orateurs dont la majorité proviennent des prestigieuses facultés européennes de droit.

Sensible aux conditions des petits salariés et des plus démunis, et ayant lui-même gagné sa croûte avec de multiples «jobines», M. Hébert-Tétrault n'envisageait pourtant pas

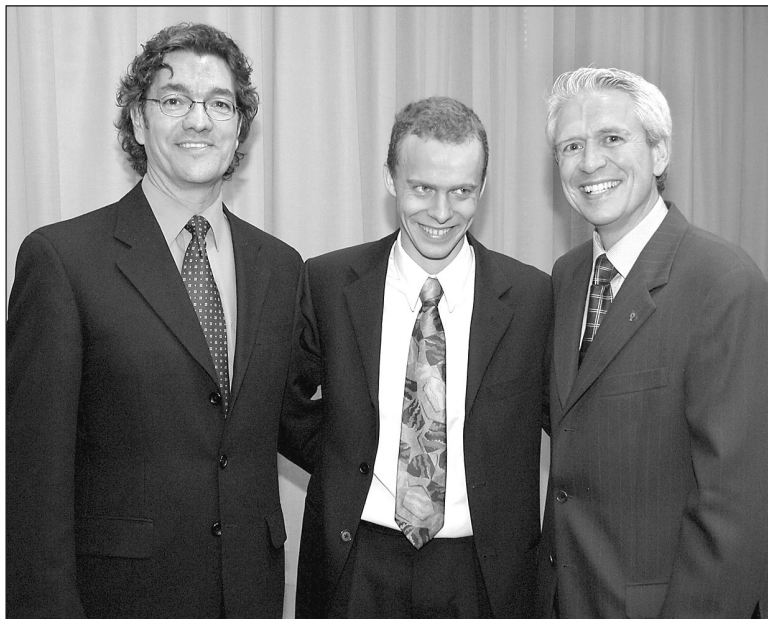


Photo : Michel Giroux

Le bâtonnier du Québec Me Denis Mondor (à droite sur la photo), visiblement heureux de féliciter Gabriel Hébert-Tétrault, meilleur étudiant de l'École du Barreau pour l'année 2003-2004. Ces deux diplômés de l'UQAM sont en compagnie du professeur Jean-Pierre Villaggi, à gauche, ex-directeur du Département des sciences juridiques.

une carrière en droit, il n'y a pas si longtemps. «Après mes études collégiales en littérature et en musique, je me dirigeais vers les communications. Mais ma demande a été refusée. J'ai alors choisi le droit à l'UQAM, à cause de son programme axé sur le droit social et administratif.»

«Il y a autre chose dans le droit que les entreprises et le Code civil», estime le lauréat qui a beaucoup apprécié les cours en droits et libertés de la personne et en droit international. Ce qui ne l'a pas empêché d'insérer dans son choix de cours les matières fort utiles pour réussir l'École du Barreau, telles que le droit des sûretés, de la faillite et des compagnies.

Le bachelier qui effectue actuellement son stage du Barreau au bureau d'avocats Trudel Nadeau dévoilera-t-il la recette de son succès à l'École du Barreau? «J'ai fait les lectures recommandées ainsi que les exercices, et je me suis préparé en faisant tous les examens des années antérieures. Mais

je n'ai pas assisté aux cours et j'ai continué mon boulot 10 heures par semaine, durant toute l'année», confie le

jeune homme dont la fiche indique les résultats suivants : 98 % (preuve et procédure), 97 % (civil I), 93 % (civil II), 94 % (droit public et administratif), 81 % (droit des affaires) et 94 % (droit pénal).

Uqamien dans l'âme, le lauréat est fier de son *alma mater*. «La clientèle de l'UQAM est différente, souvent aux prises avec les difficultés de conjuguer études, travail et famille... Les étudiants doivent utiliser toutes les ressources qui leur sont proposées... En plus d'y avoir reçu toute la formation nécessaire pour réussir l'École du Barreau, l'UQAM m'a permis de faire mes études à temps partiel, en quatre ans plutôt que trois... J'ai aussi travaillé comme assistant de recherche pour Jean-Pierre Villaggi, et on m'a en plus donné l'occasion de mettre les pieds en Europe, à Strasbourg, lors du Concours Cassin. Je n'ai donc pas de regrets et aucun complexe par rapport aux autres universités», conclut le juriste •

PUBLICITÉ

Des confidences trop intimes ?

Dominique Forget

Les amateurs de chroniques littéraires sont certainement tombés cet été sur un ou deux articles concernant le frère Marie-Victorin. Au mois de juillet dernier, en effet, les éditions Fides faisait paraître le journal intime du célèbre botaniste, fondateur du Jardin botanique de Montréal. Il s'agit d'un ouvrage imposant de 800 pages intitulé *Mon miroir – journaux intimes 1903-1920* dans laquelle le jeune Frère des écoles chrétiennes partage ses joies, ses peines et ses impressions sur le monde qui l'entoure. La publication de l'ouvrage était fort attendue. Après tout, Marie-Victorin est un personnage du Québec qui a profondément marqué la science et la société en son époque.

Pourtant, les nombreuses recensions publiées dans les journaux ont très peu abordé la carrière du frère Marie-Victorin. Elles n'ont pas tellement parlé, non plus, du travail d'annotation réalisé par les deux responsables de l'édition du journal, Gilles Beaudet, membre de l'ordre des Frères des écoles chrétiennes, et Lucie Jasmin, chercheuse à la chaîne culturelle de Radio-Canada. En fait, ce qui a surtout retenu l'attention des médias, c'est l'absence de préface.

Il faut savoir que la maison Fides avait annoncé, le printemps dernier, que l'ouvrage serait préfacé par Yves Gingras, historien des sciences et professeur à l'UQAM. Toutefois, quelques jours avant le lancement du livre, l'éditeur se rétractait en précisant que la préface serait retranchée. À la



Photo : Michel Giroux

Yves Gingras, professeur au Département d'histoire et directeur du CIRST.

toute dernière minute, en effet, le frère Beaudet et Lucie Jasmin ont refusé qu'elle soit publiée. Vraisemblablement à cause de certains tabous qui entoureraient les pulsions sexuelles du frère Marie-Victorin.

«Au départ, lorsque Fides m'a approché pour écrire la préface, j'ai décliné, se souvient Yves Gingras. J'ai pensé qu'il serait préférable que les annotateurs l'écrivent. Mais l'éditeur s'est opposé à cette idée. Il voulait commencer l'ouvrage avec une mise en contexte plus large de la carrière de Marie-Victorin et non seulement un aperçu de la période couverte par le journal, soit de 1903 à 1920. Au bout

du compte, je me suis laissé convaincre et j'ai accepté la proposition de Fides.»

En plus de placer l'ouvrage dans le contexte historique du Québec de l'époque, Yves Gingras s'est employé, dans son texte de 25 pages, à faire ressortir les aspects les plus importants du journal, du moins à ses yeux. «Nous connaissions déjà très bien la vie publique de Marie-Victorin, explique l'historien. Ce qui est surtout intéressant avec le journal, c'est qu'il nous fait connaître les combats intimes du botaniste. On peut y lire à quel point le jeune frère était déchiré par le vœu de chasteté qu'il avait prononcé. Il admet lui-même avoir une forte libido et avoir du mal à résister aux tentations de la chair. C'est tout à fait normal, il n'y a rien de scabreux là-dedans !»

Yves Gingras souligne que cet aspect de la vie du biologiste ne remplit que quatre des 25 pages de la préface. Dans le reste du texte, il fait ressortir l'intérêt du frère Marie-Victorin pour les sciences, pour le nationalisme québécois, pour la défense de la langue française, etc. Il aborde aussi les combats que menait Marie-Victorin au

sein même de son ordre religieux. «Dans son journal, Marie-Victorin critique les frères de sa communauté. Il les juge ignorants et s'insurge à l'idée que l'éducation des jeunes Québécois soit confiée à ses confrères incultes. Il a d'ailleurs écrit un document assez important pour réformer l'ordre. Tout ceci est expliqué dans le journal, mais on ne peut pas le saisir si on ne comprend pas le contexte.»

Les journalistes qui ont publié des recensions de l'ouvrage se sont rangés du côté d'Yves Gingras. Dans l'édition du journal *Le Devoir* du samedi 3 juillet, Odile Tremblay écrit que l'introduction de l'historien était «pour tout dire» indispensable à la bonne compréhension du journal. Dans *La Presse* du 27 juin, Jocelyne Lepage avoue que c'est l'introduction d'Yves Gingras, qu'elle a trouvée sur Internet, qui l'a guidée dans la lecture de l'ouvrage.

«On ne peut pas sortir un journal ou une correspondance d'importance sans en faire la présentation, soutient Yves Gingras. Pourtant, c'est ce que les deux annotateurs ont choisi de faire.» Ces deux derniers, qui se sont limités à ajouter quelques notes de bas

de pages, prétendent qu'ils voulaient livrer au public la matière brute, «sans filtre». Selon eux, l'introduction d'Yves Gingras n'était qu'une interprétation parmi d'autres. Ils assurent que peu importe l'auteur ou l'introduction, leur décision aurait été la même.

L'historien demeure convaincu que sa préface n'aurait pas été retranchée s'il n'avait pas fait ressortir certaines confidences de Marie-Victorin. Qu'importe, Yves Gingras se dit heureux de la publication. «Dès 1985, lors du 100^e anniversaire de Marie-Victorin, j'avais écrit un article où j'incitais les Frères des écoles chrétiennes à publier le journal. Je suis très content qu'ils l'aient fait. Nous aurons maintenant accès à une nouvelle voix pour tracer l'histoire intellectuelle du Québec de l'époque. C'est seulement dommage que les lecteurs soient laissés seuls devant l'ouvrage, sans guide pour les éclairer.» La préface d'Yves Gingras peut être consultée sur Internet •

SUR INTERNET

www.radio-canada.ca/url.asp?actualite/v2/anneeslumiere/niveau2_liste16_200406.shtml

PUBLICITÉ

PUBLICITÉ

Hommage à Claude Masse

Dominique Forget

Combattre l'injustice sociale. Voilà essentiellement le défi que s'était donné Claude Masse, grande figure du monde juridique et professeur à l'UQAM, décédé le 15 juillet dernier, à l'âge de 56 ans, au terme d'une longue bataille contre la sclérose latérale amyotrophique (maladie de Lou Gehrig). Cette terrible maladie, qui détruit les cellules nerveuses des muscles moteurs en laissant le patient parfaitement lucide, avait été diagnostiquée chez le juriste il y a quatre ans.

«Même s'il nous a quittés beaucoup trop tôt, Claude a brillamment relevé le défi qu'il s'était lancé», souligne Pierre-Claude Lafond, professeur au Département des sciences juridiques, collègue et ami de Claude Masse. «Il venait d'une famille modeste et, sans doute pour cette raison, il était très sensible aux inégalités. Après avoir étudié au Québec et en Europe, il a fondé la toute première clinique d'aide juridique, dans le quartier de Pointe-Saint-Charles. Rendre la justice accessible aux gens démunis a été sa première grande bataille.»

C'est dans le même esprit que Claude Masse a travaillé, au cours des années 70, à l'élaboration de la Loi sur



Photo : Michel Giroux

Claude Masse.

l'assurance automobile. «Cela le révoltait de voir que les gens attendaient parfois des années avant d'obtenir une compensation et que d'autres, faute d'avoir les moyens nécessaires pour embaucher un avocat, renonçaient à des indemnités», poursuit le professeur Lafond.

Mais Claude Masse est surtout connu à titre de «père» de la Loi sur la protection du consommateur, adoptée en 1978. «Cette fois, c'était les droits fondamentaux des petits acheteurs que Claude voulait faire reconnaître», raconte M. Lafond. L'influence de Claude Masse sur le droit de la

consommation s'est fait sentir bien au-delà des frontières du Québec, notamment en Afrique.

L'avocat a poursuivi son œuvre sur plusieurs autres fronts, que ce soit en défendant les victimes de la MIUF, en agissant comme bâtonnier du Québec, en travaillant à la réforme du Code civil ou en devenant conseiller juridique à la Fondation Sida-Secours. «Claude était ce qu'on appelle une force tranquille, dit le professeur Lafond. Partout où il allait, il laissait sa marque.»

Les mérites de Claude Masse ont été plusieurs fois reconnus. En 2002, il a reçu la médaille du Barreau ainsi que le Prix de la Justice du Québec. En 2004, le Prix de l'Office de protection du consommateur lui était décerné. Mais malgré tous les honneurs et le rôle déterminant qu'il a joué en faveur de la protection des déshérités, c'est de sa carrière d'enseignant dont il était le plus fier.

Professeur à l'Université de Montréal de 1976 à 1986, c'est à l'UQAM qu'il a ensuite choisi de poursuivre sa carrière de professeur. «L'UQAM qui était une université dynamique, de gauche, a attiré Claude, se souvient Pierre-Claude Lafond. Ici, il a trouvé le cadre idéologique qui lui

convenait.»

Le professeur Lafond garde le meilleur souvenir de son ancien voisin de bureau. «Il aimait chaque journée qu'il passait à l'Université. Même lorsqu'il était impliqué dans un tas d'organismes et avait une pratique bien chargée, il continuait à enseigner. Il adorait ses étudiants, qui le lui rendaient bien d'ailleurs. Plusieurs fois, quand j'ai visité Claude pendant sa maladie, il m'a dit à quel point j'étais chanceux de pouvoir enseigner. C'était ce qui lui manquait le plus.»

Louise Otis, juge à la Cour d'appel du Québec, acquiesce. «S'il pouvait témoigner aujourd'hui, je suis certaine qu'il dirait que c'est ce qu'il a fait de plus percutant sur le plan professionnel», affirme-t-elle.

Amie fidèle, Mme Otis dit avoir partagé de grands moments avec Claude Masse au cours sa maladie. «Je l'avais côtoyé dans le métier pendant près de 20 ans sans jamais vraiment le connaître personnellement, raconte-t-elle. On se croisait au Barreau ou à l'Île-aux-Grues, où nous avions chacun une résidence d'été. Puis, de fil en aiguille, nous avons développé un projet commun : donner un cours sur la médiation. Malheureusement, l'idée ne s'est jamais concrétisée. La maladie s'est déclarée.»

C'est à partir de ce moment que Mme Otis a appris à mieux connaître l'homme qui se cachait derrière le célèbre juriste. Aujourd'hui, c'est avec beaucoup d'émotion que la juge parle de la complicité intellectuelle qui l'a unie à Claude Masse, de leur amour commun de la littérature par exemple. «J'adore les écrivains russes, mais pour une raison ou une autre, je n'avais jamais lu Tolstoï. Le premier été où Claude a été malade, je lui ai demandé ce qu'il aimait lire. Je savais

qu'il aimait la nature et particulièrement le Grand Nord. On a décidé de lire *Guerre et Paix* tous les deux.»

Chaque jour, les deux amis se rejoignaient sur les sentiers de l'Île-aux-Grues pour partager leurs découvertes. «Ensemble, nous avons traversé l'invasion napoléonienne de la Russie, les batailles et les stratégies militaires. C'est devenu une véritable passion. L'été suivant, on a choisi Makine. On a commencé par *La musique d'une vie*, qu'on a lu en trois jours, et ensuite, *Le testament français*.»

L'hiver dernier, alors que Makine publiait *La femme qui attendait*, Claude Masse ne pouvait plus tenir de livre entre ses mains. Louise Otis s'est rendue à son chevet toutes les semaines pour lui faire la lecture. La journaliste Anne-Marie Dussault, sachant que Makine était l'auteur favori du juriste, a demandé à l'écrivain, lors d'un entretien, de lire quelques pages de son roman devant la caméra. La cassette fut remise ensuite à Claude Masse.

«Après chaque moment de lecture, on débattait, se souvient Louise Otis. On parlait de littérature, mais aussi de politique, de philosophie, de la vie en général. On ne parlait presque jamais de sa maladie. En fait, on oubliait qu'il était malade. Il riait tout le temps, ne se plaignait jamais de rien et continuait à boire chaque minute de la vie.»

Qu'est-ce qui se cachait derrière le courage et la sérénité étonnante de Claude Masse face à la maladie ? «Son secret m'échappe toujours, avoue Louise Otis. Personnellement, je pense que c'est en partie dû à la grande complicité et à l'immense histoire d'amour qu'il vivait avec son épouse et sa famille, mais aussi l'immense histoire d'amour qu'il entretenait avec la vie.» ●

TÉMOIGNAGE

Mention d'honneur à Jacques de Tonnancour

Association des professeurs, professeurs retraités de l'UQAM (APR-UQAM) a décerné, le 19 mai 2004, au professeur émérite Jacques de Tonnancour une mention d'honneur pour son livre intitulé, *Les insectes – Monstres ou splendeurs cachées* et pour l'ensemble de son œuvre

Né à Montréal le 3 janvier 1917, Jacques de Tonnancour se passionne tout jeune pour le dessin et la collection d'insectes. Il hésite entre l'art et l'entomologie et décide de s'inscrire à l'École des Beaux-Arts de Montréal en 1937. En 1942, il présente sa première exposition à la Dominion Gallery de Montréal. Il quitte l'École et se consacre à son travail d'artiste et de critique. Il rencontre Pellan et Borduas, mais c'est l'influence d'un Matisse et surtout de Goodridge Robert qui le touche le plus en terme d'attitude d'esprit.

En 1945, il obtient un bourse du gouvernement brésilien, ce qui lui permet de passer une année à Rio de Janeiro. De retour au Québec, il choisit de joindre Pellan dans les débats qui animent le milieu de l'art. Après une période de recherche, il reprend la peinture et crée la série des paysages laurentiens, magnifique synthèse de sa réflexion sur le silence et l'espace. Le peintre évolue vers les formes plus abstraites nées d'une technique de collage qu'il pratiqua vers les années 60 jusqu'à la fin de sa carrière. Il est l'auteur d'œuvres intégrées à l'architecture que l'on peut voir au Planétarium de Montréal, à l'Université de Montréal ainsi qu'à la station de métro Saint-Henri de Montréal.

Une participation à un colloque sur la créativité le ramène en Amérique du Sud en 1975. Ce sera le début d'une série d'expéditions à travers les forêts tropicales qui le conduiront en diverses parties du monde. En 1982, il dé-

laisse la peinture et prend sa retraite de l'enseignement, à l'École des beaux-arts de Montréal, puis à l'Université du Québec à Montréal, pour se consacrer entièrement à la collecte et à la photographie d'insectes. Un livre intitulé *Entretiens avec Jacques de Tonnancour – De l'art et de la nature*, rend compte de ce parcours tout particulier. Son livre le plus récent, *Les insectes : monstres ou splendeurs*, illustre bien l'intensité de son regard sur la nature.

En reconnaissance de son œuvre d'artiste et d'enseignant, Jacques de Tonnancour reçut plusieurs prix et distinctions, entre autres, la médaille du Conseil des Arts du Canada en 1968. Il fut nommé Officier de l'Ordre du Canada en 1979. Les universités Concordia et McGill lui décernèrent un doctorat honorifique, l'une en 1986, l'autre en 1990. L'UQAM marqua sa retraite de l'enseignement par une exposition rétrospective de ses œuvres en 1985 et lui décerna le titre de professeur émérite en 1990.

Pour la remise de sa première mention d'honneur, un jury de l'APR-UQAM a recommandé qu'elle soit décernée à Jacques de Tonnancour. Lors d'une fête en son honneur, le 29 mai 2004, organisée par Rachel Desrosiers pour le Conseil d'Administration de l'APR, Jacques de Tonnancour a longuement répondu aux questions spécialement sur les insectes. Son savoir réfléchi, son amour de la nature et sa vivacité d'esprit nous ont fascinés. Sa conjointe, Joan Esar, en réponse à une question sur le lien entre les deux pôles d'intérêt de Jacques, l'art et l'entomologie, a eu ce mot heureux en disant que c'était la poésie qui fait encore courir Jacques de Tonnancour après les papillons, filet à la main et l'œil admiratif.

Je me lève chaque matin comme si j'allais naître. Jamais ce mot de Claudel ne m'a semblé plus immense : «Connaitre, c'est co-naître à quelque chose.» Je dois aux insectes cet infini privilège de co-naître à la grandeur du monde. Jacques de Tonnancour, 1999.

André Bergeron,
président de l'APR-UQAM

Réponse de Jacques de Tonnancour

Cher Monsieur Bergeron,

Je dois d'abord vous exprimer la très grande joie que me procure la Mention d'honneur dont vous me faites part dans votre courriel du 4 mai et qui m'est décernée par l'APR-UQAM.

Malgré le retard à vous répondre causé par le voyage et, peut-être aussi, par la langueur de la vie antillaise, je tiens à vous dire que je suis profondément touché par cette reconnaissance de la part de mes collègues.

Si notre séjour en République Dominicaine est aussi délectable qu'anticipé, il me prive toutefois d'être présent à la réunion du 19 mai pour remercier l'assemblée comme j'aurais souhaité le faire. Ce conflit de dates me chagrine beaucoup.

Sans abuser de votre gentillesse, puis-je alors vous prier de transmettre à l'assemblée générale l'expression la plus chaleureuse de ma gratitude pour l'honneur qui me sera conféré ce jour-là. Ma pensée sera avec vous tous (...).

Jacques de Tonnancour

PUBLICITÉ

Milan Tanedjikov, un designer qui en découd

Claude Gauvreau

Il est arrivé au rendez-vous avec ses vieux jeans, son tee-shirt et sa petite casquette bien vissée sur la tête... l'allure vachement relax quoi ! Plutôt celle d'un *rapper* que d'un designer hyper branché. Pourtant, Milan Tanedjikov, 26 ans, est déjà considéré par plusieurs, tant au Québec qu'au Canada, comme une étoile montante de la mode. Dans son plus récent ouvrage, *Le design au Québec*, Marc Choko, directeur du Centre de design de l'UQAM, le présente comme l'un des jeunes talents les plus prometteurs de la relève.

Inscrit au programme de baccalauréat en design et stylisme de mode, Milan n'est pas nécessairement du genre à courir les concours, mais depuis quelques années il ne cesse de récolter prix et honneurs. En mars dernier, il remportait un prix d'excellence à la prestigieuse *China Cup* de Shanghai, une compétition internationale s'adressant aux designers de l'industrie de la mode. À l'été 2003, au Grand Prix de Tokyo, concours international présidé par nul autre que Jean-Paul Gaultier, il faisait partie de la vingtaine de finalistes sélectionnés parmi 16 000 candidats de 44 pays. En 2001, il s'est aussi classé deuxième au concours de mode pancanadien Smirnoff.

Établi au Québec depuis 1992, Milan Tanedjikov est né en Bulgarie, d'un père macédonien et d'une mère bulgare. Devenir un designer de mode ne faisait pas partie de ses rêves. Au cégep, il débute ses études en sciences de la santé, marchant sur les traces de ses parents, scientifiques de



Photo : Nathalie St-Pierre

Milan Tanedjikov, créateur de la «street couture».

formation. «Un jour, j'ai choisi d'aller étudier en design d'intérieur, un peu par goût du changement et aussi, peut-être, parce que j'avais toujours aimé dessiner», raconte-t-il. Par la suite, il obtient son diplôme d'études collégiales en dessin de mode au

Collège La Salle de Montréal, avant d'entreprendre un baccalauréat qu'il vient de terminer à l'École supérieure de mode de l'UQAM.

Concilier Chanel et le Bauhaus

Milan n'hésite pas à porter un regard

critique sur la dimension commerciale de la mode. «Les gens ont raison de dire que la mode est parfois futile. Elle est aujourd'hui de plus en plus morcelée, marquée par l'émergence de micro-styles ou par des cycles dans

certaines de ses produits. «J'aimerais assurer la chaîne de commandement depuis les premiers croquis jusqu'à la commercialisation», ajoute-t-il.

Avec un copain, Erik Gaudreault, Milan a aussi fondé le collectif *Da*

«Je me laisse imprégner par tout ce qui m'entoure : la politique, les graffitis, la musique...»

lesquels les créateurs ne se reconnaissent pas nécessairement. Une poignée de personnes peuvent décider quelle sera la couleur qui, cette année ou l'an prochain, imposera sa loi. Dans mon travail, j'accorde beaucoup d'importance au concept qui se trouve à la base des formes et des couleurs des vêtements», souligne-t-il. Pour la *China Cup* à Shanghai, il avait présenté des vêtements en s'inspirant du costume traditionnel porté par les «pionniers», nom donné aux écoliers chinois. Le produit final s'apparentait à un drapeau américain, dominé par le rouge, enveloppant tout le corps. Une sorte de métaphore ironique sur l'occidentalisation de la Chine.

Milan ne cherche pas absolument à s'identifier à une nouvelle tendance. Ce qui l'intéresse avant tout, c'est le caractère original ou unique du vêtement qu'il dessinera. Ses sources d'inspiration sont pour le moins éclectiques : le Bauhaus, célèbre école d'art et d'architecture, pour son travail d'association de couleurs à des formes géométriques, et Coco Chanel pour son rôle dans la démocratisation de la mode. Rendre la mode accessible au plus grand nombre revêt en effet une grande importance aux yeux du jeune designer. Voici comment il définit la *street couture* qui caractérise sa démarche : «Même si le concept à la base du vêtement peut être sophistiqué, je me laisse imprégner par tout ce qui m'entoure : la politique, les graffitis, la musique, le graphisme, la publicité, etc. Bref, j'essaie de combiner le savoir-faire de la haute couture et les influences populaires de la rue.»

Sa propre collection...

Grâce à l'aide financière d'un programme gouvernemental pour jeunes entrepreneurs, Milan a créé il y a un an une petite entreprise, *Perplexe & Lola*, avec l'espoir d'avoir un jour sa propre marque de vêtements qu'il voudrait mettre en vente à l'été 2005. Il a fait un pas dans la bonne direction puisque des compagnies comme *Lois Jeans*, *Street Legal Clothing* et *Buffalo Jeans* ont déjà commencé à acheter

Union qui réunit une quinzaine de jeunes artistes montréalais, actifs dans les milieux de la photographie, de la musique, du graphisme et du design. Pour promouvoir l'entraide entre artistes et exporter une nouvelle image de Montréal sur la scène internationale. Dans une entrevue accordée au journal *Voix* en mars dernier, Milan déclarait : «Nous, la nouvelle génération de créateurs montréalais, avons besoin de nous unir pour faire face à une compétition féroce. En réunissant plusieurs talents de divers milieux et en nous soutenant mutuellement, nous nous donnons les moyens de réussir sans passer par les voies habituelles de l'ascension professionnelle.»

Milan Tanedjikov a l'esprit toujours en alerte et tout l'intéresse. Passionné d'histoire, il collaborait en décembre 2003 à une exposition, tenue à l'UQAM, sur le 100^e anniversaire de l'État macédonien, sous la direction de Richard Desrosiers, professeur au Département d'histoire. «J'aimerais éventuellement entreprendre une maîtrise en communications ou en sciences sociales, illustrer visuellement, en utilisant entre autres le véhicule de la mode, des thématiques sociales ou politiques.»

Mais, en attendant, Milan devra assumer ses responsabilités de nouveau père, ce qui ne l'empêchera pas de participer à l'exposition itinérante sur le design contemporain au Québec qui sera lancée en novembre prochain à Saint-Étienne en France.

De fil en aiguille, Milan Tanedjikov a réussi à se faire un nom et à s'engager dans une carrière internationale plutôt bien amorcée •

Bourse de recherche

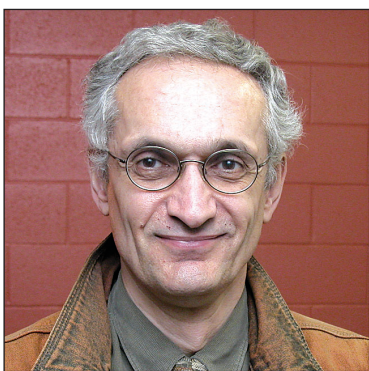
Julie Roy, diplômée du doctorat en études littéraires, est l'un des trois lauréats du concours 2003-2004 des bourses de recherche sur les collections patrimoniales de la Bibliothèque nationale du Québec. Mme Roy pourra donc poursuivre ses travaux grâce à l'obtention d'une bourse postdoctorale.

NOMINATIONS



Mme Louise Julien, professeure à la Faculté des sciences de l'éducation depuis 1975, a été nommée doyenne intérimaire de la Faculté des arts et déléguée de la vice-rectrice à la Vie académique et vice-rectrice exécutive, Mme Danielle Laberge. Par ce geste, la direction de l'UQAM vise à assurer le bon fonctionnement de la faculté tout en poursuivant les démarches nécessaires à l'élection d'un nouveau doyen, pour le 1^{er} juin 2005.

Rappelons que Mme Julien a donné des cours à la maîtrise en muséologie et à la maîtrise en éducation et qu'elle enseigne présentement au doctorat conjoint en muséologie UQAM-Université d'Avignon et des Pays du Vaucluse. Membre du Comité de rédaction de la revue *Vie des arts* depuis 1998, elle est l'auteure de nombreux articles, chroniques, critiques, communications et ouvrages, dont *L'apport de la culture à l'éducation* (2001) avec Lise Santerre.



M. André Michaud a été nommé dernièrement directeur des Services aux collectivités, poste qu'il occupait par intérim depuis un an. Embauché par l'UQAM en 1979, M. Michaud a œuvré à titre de coordonnateur de la Famille des sciences humaines jusqu'en 1993. Par la suite, il a occupé, jusqu'en 2003, le poste de directeur de la Division des Services conseil aux Services à la vie étudiante.

Après un baccalauréat ès arts du Collège Notre-Dame et des études en sociologie à l'Université de Montpellier, André Michaud a obtenu une maîtrise spécialisée en ethnologie et un doctorat en anthropologie sociale de l'Université Paris VII (1977).

Outre son engagement auprès de la communauté universitaire, M. Michaud compte à son actif plusieurs réalisations artistiques dans les domaines du théâtre, du cinéma et de la radiodiffusion.



Sécialiste reconnue dans le domaine du droit des jeunes et de la famille et en matière de protection des enfants, la professeure **Renée Joyal** du Département des sciences juridiques a récemment été nommée par le gouvernement membre du Conseil de la famille et de l'enfance du Québec, pour un mandat de trois ans.

Les 15 membres issus de divers milieux qui composent le Conseil jouent un rôle important dans le développement des orientations et des programmes gouvernementaux et publics destinés à la famille et aux enfants. Les avis et rapports du Conseil prennent appui sur les réalités familiales observées lors de consultations publiques ainsi que sur les recherches effectuées dans divers milieux et institutions concernées par les questions d'intérêt familial.

Encercler une plaque tectonique, rien de moins !

Claude Gauvreau

Les abysses ont toujours fasciné les hommes... depuis la nuit des temps. Sous l'Antiquité, les Romains vénéraient et craignaient Neptune, leur Dieu des mers qui, de son palais, commandait aux flots, suscitait ou apaisait les tempêtes et provoquait les tremblements de terre. Le palais du dieu romain livrera bientôt un peu de ses secrets grâce à un ambitieux projet, baptisé *Neptune*, qui réunira une quarantaine de chercheurs canadiens et américains afin de mettre en place, au large de l'Île de Vancouver, le plus imposant réseau câblé d'observatoires sous-marins permanents au monde.

«Un peu à la manière du télescope Hubble en astronomie, ce projet devrait révolutionner notre connaissance de l'océan et de ses ressources», affirme Kim Juniper, professeur au Département des sciences biologiques et l'un des deux directeurs scientifiques du programme de recherche.

Le projet *Neptune* permettra d'installer sur le plancher océanique (à 2 000 mètres sous l'eau) des observatoires robotisés reliés par fibre optique et dont les données seront accessibles sur Internet. «Il s'agit de déployer 3 000 km de câbles autour de la dorsale océanique (voir encadré) *Juan de Fuca*, soit une chaîne de volcans située à 200 km de la côte ouest et formant une sorte de crête au fond de l'Océan Pacifique», précise M. Juniper. Cette dorsale est la plus «petite» (500 km de long et 300 de large) parmi la douzaine de grandes plaques tectoniques qui constituent la surface de notre planète.

«Grâce au programme *Neptune*, qui sera opérationnel en 2007, on

pourra observer et analyser toute l'activité océanique dans une zone délimitée, en direct, 24 heures sur 24, sept jours par semaine, durant les 30 prochaines années», explique-t-il. Tempêtes, migrations de poissons, productivité du plancton, éruptions volcaniques et séismes sous-marins, autant de phénomènes que les chercheurs scruteront à la loupe.

Méga-séisme anticipé !

Pourquoi avoir choisi d'établir un réseau d'observatoires dans cette région du Pacifique? D'abord, pour des raisons d'accessibilité, répond M. Juniper. «On ne peut assurer l'entretien d'un tel réseau s'il est situé loin de la côte. Puis, la taille relativement petite de la plaque *Juan de Fuca* facilitera les observations. Par ailleurs, cette zone en est une de migrations de diverses espèces de poissons, dont les baleines grises, et on y trouve des gisements d'hydrates de gaz. Mais, surtout, elle recèle une activité sismique très intense.»

Les chercheurs prévoient d'ailleurs qu'un important tremblement de terre (9 à 10 degrés sur l'échelle de Richter), provoqué par le mouvement de la plaque *Juan de Fuca*, secouera une partie de la côte ouest du Canada et des États-Unis. Le dernier datant du 18^e siècle, un séisme de cette envergure se produit à tous les 200 ou 300 ans. «On ignore quand exactement il surviendra... dans 40 ans peut-être ? Mais si on parvient à mieux comprendre la dynamique de la plaque, peut-être pourrions-nous intervenir à temps pour, par exemple, fermer les robinets de gaz dans les grandes villes car les plus grands dégâts sont souvent causés par les incendies, provo-

qués par les fuites de gaz lors d'un séisme.»

Les infrastructures du programme *Neptune* permettront également de suivre les impacts des cycles et des changements climatiques sur la productivité et la biodiversité de l'écosystème aquatique, poursuit M. Juniper. «On sait que les changements climatiques affectent l'ampleur et la fréquence des tempêtes qui, à leur tour, agissent sur les échanges de gaz carbonique (CO₂) entre les océans et l'atmosphère, ainsi que sur les nutriments disponibles pour le plancton, base de la chaîne alimentaire.»

Le projet revêt enfin une importance considérable sur le plan de la communication et de la vulgarisation scientifiques, souligne le chercheur. Les informations et images fournies par les équipements, comme les caméras vidéo, et commentées par des spécialistes, circuleront sur le réseau Internet et seront ainsi accessibles dans les écoles, les musées scientifiques, les bibliothèques et... les foyers. Le programme *Neptune* offrira d'énormes possibilités à tous les chercheurs qui s'intéressent aux sciences de l'océan et de la Terre. Une occasion unique de développer une collaboration internationale et des recherches interdisciplinaires sur les processus géologiques, physiques, chimiques et biologiques à l'œuvre dans l'océan.

Des kilomètres de câbles

Le projet *Neptune* est le fruit d'un partenariat canado-américain initié il y a cinq ans par les universités de Victoria et de Washington. Le volet canadien du projet, appelé *Neptune Canada*, a bénéficié d'un financement de plus de 60 millions \$ dont la moitié provient de la Fondation canadienne pour l'innovation (FCI). Au pays, l'Université de Victoria est à la tête d'un consortium de 12 universités canadiennes, dont l'UQAM, auquel sont associés divers organismes gouvernementaux et para-gouvernementaux. «Pour le moment, du côté américain, le projet accuse du retard pour des raisons financières, mais au Canada nous avons décidé de ne pas attendre et d'aller de l'avant», raconte M. Juniper. Ainsi, dès cet automne, un système expérimental, appelé *Venus* (Victoria Experimental Network Under the Sea) sera mis à l'eau. Un premier câble de 2 à 3 km sera installé en octobre et deux autres à l'été 2005. *Venus* servira donc de banc d'essai pour tester les équipements.

«L'objectif est de créer une grande boucle de 3 000 km de câbles afin d'encercler la plaque tectonique. Les câbles seront reliés à tous les 100 km par un nœud de connexion servant d'observatoire auquel seront rattachés des instruments de recherche et des prises Internet. Quand l'ensemble du système fonctionnera à sa pleine capacité, il fournira quotidiennement l'équivalent de 3 500 CD-Rom de données acoustiques et visuelles.»

Les chercheurs se serviront de technologies déjà existantes, comme la fibre optique, le numérique et les caméras vidéo pour véhiculer les données brutes. La nouveauté résidera dans le système d'alimentation électrique dont le design a été conçu par des ingénieurs de la NASA. Des petits sous-marins robotisés et pré-pro-



Photo : Nathalie St-Pierre

Kim Juniper, professeur au Département des sciences biologiques.

grammés seront également disponibles pour faire des tournées d'inspection et effectuer des balayages acoustiques et photographiques, dressant ainsi une sorte de cartographie des profondeurs.

«Traditionnellement, les océanographes effectuaient des missions en mer sur bateau, durant trois ou quatre semaines, recueillaient leurs données et repartaient les analyser en laboratoire. Maintenant, ils seront confrontés chaque jour à une masse impressionnante d'informations», souligne M. Juniper. «Certaines seront stockées constituant ainsi une sorte de patrimoine, tandis que d'autres seront traitées plus rapidement. Nous avons besoin de machines intelligentes faisant l'interface entre les chercheurs qui interpréteront les données et les instruments qui les récolteront. Bref,

des modèles numériques dynamiques pouvant recevoir les informations, signaler les événements nouveaux ou problématiques, et établir périodiquement des résumés.»

La connaissance des fonds océaniques qui représentent les deux tiers de la surface terrestre, est cruciale pour comprendre la Terre dans son ensemble, et pourtant ils demeurent encore aujourd'hui largement inexplorés, de conclure Kim Juniper. «La face cachée de la Lune est mieux connue que les fonds des océans dont moins de 5 % ont été observés. Les astronomes peuvent nous parler du nombre d'étoiles dans le ciel, mais les océanographes ne peuvent dire avec certitude combien il ya d'espèces vivantes dans les océans !» ●

PUBLICITÉ

Topographie des fonds marins

- Les dorsales océaniques s'élèvent au-dessus des plaines abyssales et tissent à la surface du globe un réseau de près de 65 000 km de chaînes montagneuses, hautes de 3 000 mètres et larges de 200 km;
- Les dorsales se signalent non seulement par leur topographie singulière mais aussi par un flux de chaleur élevé ainsi qu'une activité volcanique et sismique, tout comme les fosses océaniques, les régions les plus profondes des océans (4 à 5 km au-dessous des plaines abyssales);
- La lithosphère, qui est la couche externe rigide du globe, est divisée en plaques. Celles-ci sont soit purement océaniques et/ou continentales. Selon la théorie de la tectonique des plaques, les plaques lithosphériques, d'une centaine de kilomètres d'épaisseur, qui enchâssent les continents, se déplacent les unes par rapport aux autres;
- C'est par la dynamique océanique que les continents dérivent. Les plaques forment également un système global où le mouvement de chacune est en interdépendance avec le mouvement des autres.

Source : Dictionnaire de l'histoire et de la philosophie des sciences, sous la direction de Dominique Lecourt, Quadrige/PUF, 2003

Dans l'œil «impitoyable» du satellite...

Dominique Forget

Dans son bureau du pavillon Hubert-Aquin, le professeur Benoit St-Onge a affiché des photos prises à partir de l'espace. Qu'y voit-on au juste? Des planètes? Le firmament? Pas du tout! Plutôt des arbres, des bâtiments et même quelques voitures. «Les photos captées par les satellites qui défilent en orbite autour de la Terre ont une précision phénoménale», fait remarquer le professeur du Département de géographie de l'UQAM. La plus récente technologie permet, en effet, de prendre des photos dont la résolution est de 61 centimètres.

Le nombre de satellites d'observation qui se baladent incognito au-dessus de nos têtes est impressionnant. La NASA exploite LANDSAT 7, l'Agence spatiale canadienne, RADARSAT, le Centre national d'études spatiales (en France), la série SPOT, etc. Ensemble, ces satellites génèrent des millions de photos et de données qui sont accessibles gratuitement sur Internet ou qui peuvent être achetées par les usagers.

Rayons infrarouges

Comme l'explique le professeur St-Onge, l'intérêt des photos satellites ne réside pas uniquement dans leur résolution, mais aussi dans le fait qu'elles arrivent à capter des longueurs d'ondes invisibles pour l'œil humain. En effet, les capteurs à bord des satellites peuvent mesurer l'intensité des rayons infrarouges. Ainsi, lorsqu'on regarde une image d'un point précis de la Terre, on peut estimer la température du sol ou de l'eau.

Les applications sont innombrables. Par exemple, grâce à RADARSAT, les capitaines de brise-glaces peuvent obtenir en temps quasi direct la cartographie de l'épaisseur des glaciers dans l'Arctique et diriger leur navire en conséquence. Les écologistes ont aussi recours aux photos prises par satellites, notamment pour constater la répartition de polluants dans les océans ou les Grands Lacs. Ces photos servent aussi dans les domaines de l'agriculture, de la défense, des télécommunications ou de l'aménagement urbain.

Gérer la forêt

«L'apparition des photos satellites, permet d'observer les choses à une nouvelle échelle, précise le professeur St-Onge. Ce qu'on appelle aujourd'hui la «géomatique» a ouvert bien des possibilités. Auparavant, lorsqu'on voulait étudier un terrain, il fallait aller sur place et prendre des mesures. Évidemment, ce genre d'expédition coûtait cher et on était très limité dans le nombre de données qu'on pouvait recueillir. Maintenant, avec quelques clics de souris, on a accès à des centaines de milliers de données, les photos couvrant d'immenses territoires en temps réel.»

Dans le cadre de ses recherches, Benoit St-Onge a spécialement recours aux outils de la géomatique pour étudier la forêt québécoise et canadienne. En 2002, le Conseil de la Nation Atikamekw l'a approché pour dresser le portrait de l'évolution de son territoire, sur une période de 10 ans.



Photo : Nathalie St-Pierre

Benoit St-Onge, professeur au Département de géographie.

«Les Atikamekw habitent sur un territoire de 79 000 kilomètres carrés qui correspond approximativement au bassin versant de la rivière Saint-Maurice, explique le professeur. La superficie est divisée en territoires familiaux et en territoires de trappes. Or certaines familles soutenaient que leur terrain avait été plus affecté que d'autres par les compagnies forestières.»

Pour résoudre ce dilemme, Benoit St-Onge a fouillé dans les archives de LANDSAT pour sortir des photos satellites des années 90. En les comparant aux images de 2001, le professeur a pu constater les dégâts. «On voit très bien les coupes forestières sur les photos satellites, explique-t-il. Certains territoires familiaux avaient effectivement été plus coupés que ceux des familles voisines. Malheureusement, lorsque le gouvernement québécois concède des droits aux compagnies fo-

restières, il n'a pas toujours en tête les découpages territoriaux des nations amérindiennes. Certaines familles n'ont maintenant plus beaucoup d'espace boisé pour chasser.»

Benoit St-Onge est convaincu que les outils de la géomatique seront de plus en plus utilisés au cours des prochaines années pour déterminer les quotas de coupe et réglementer le travail des compagnies forestières. En effet, grâce aux technologies maintenant disponibles, il est possible de déterminer avec une précision étonnante le volume de bois dans une région donnée ainsi que d'évaluer à quelle vitesse repousse une forêt après la coupe. «C'est le genre d'outils dont on a besoin pour prévenir la surexploitation de nos ressources», souligne M. St-Onge.

Depuis 2003, le professeur de l'UQAM travaille avec quatre autres professeurs canadiens, un de l'Ontario

et trois de la Colombie-Britannique, pour tester différentes méthodes d'analyse de la forêt, sur l'ensemble du territoire canadien. «Nous avons obtenu une subvention de projet stratégique du CRSNG qui nous permettra d'évaluer les nouvelles méthodes de

mesure autant sur les épinettes noires de l'Abitibi que sur les feuillus de l'Ontario ou les arbres géants de la côte ouest. En bout de piste, nous espérons que les outils de la géomatique permettront une meilleure gestion des ressources sylvicoles.» ●

Nouvelle appellation

Le Centre d'études des interactions biologiques entre la santé et l'environnement, mieux connu sous le nom de CINBIOSE, change d'appellation. Dorénavant, on devra parler du *Centre de recherche interdisciplinaire sur la biologie, la santé, la société et l'environnement*.

Ce changement vise à refléter le membership maintenant multifacul-

taire du CINBIOSE et à souligner son implication interdisciplinaire en biologie, santé, société et environnement.

Issu du Groupe de recherche-action en biologie du travail créé en 1985, le CINBIOSE compte actuellement huit membres réguliers, ainsi que quatre professeurs et sept membres associés.

PUBLICITÉ

15^e Colloque annuel du CIRTOX

Pierre Roy à la Fondation



Photo : Michel Giroux

Les professeurs et étudiants membres du Centre interuniversitaire en toxicologie de l'environnement (CIRTOX) se sont réunis, le 20 mai dernier, à l'UQAM à l'occasion du 15^e colloque annuel du Centre. Près de 80 personnes ont participé à l'événement où plusieurs communications orales et affiches ont été présentées. Cette année, les étudiants de l'UQAM ont raflé tous les prix traditionnellement remis à cette occasion.

Sur la photo, on reconnaît dans l'ordre habituel : M. Mathieu Fournier, étudiant en chimie et biochimie et gagnant du concours de la meilleure présentation M. Gaston Chevalier,

professeur au Département des sciences biologiques (UQAM) et directeur du CIRTOX; Mme Élyse Gagnon, étudiante en sciences biologiques et gagnante ex-aequo du concours de la meilleure affiche; M. Kannan Krishnan, directeur du Groupe de recherche en toxicologie humaine de l'Université de Montréal (TOXHUM); Mme Bette Meek, conférencière invitée de Santé Canada; M. Joseph Zayed, professeur à l'Université de Montréal et ancien directeur du CIRTOX; M. David Préfontaine, étudiant en sciences biologiques et second gagnant ex-aequo du concours pour la meilleure affiche; et M. Radovan Popovic, pro-

fesseur au Département de chimie de l'UQAM et directeur du Centre de recherche en toxicologie de l'environnement (TOXEN) •

M. Pierre Roy, qui dirige Les Chaînes Télé Astral, une entreprise de pointe parmi les chaînes spécialisées, a été nommé au poste de président du Conseil d'administration de la Fondation de l'UQAM. Diplômé engagé auprès de son *alma mater*, M. Roy succède à M. Guy Marier, qui a été le premier diplômé à présider l'organisme.

Outre la division des Chaînes Télé Astral, qui exploite VRAK.TV, Canal Vie, Séries+, Canal D et Historia, Pierre Roy est également président du Conseil d'administration de l'Institut national de l'image et du son (INIS) et membre de Conseil d'administration du Conseil national du cinéma et de la production télévisuelle (CNCT) de la SODEC.

M. Roy a reçu de nombreux prix et distinctions, dont le *Prix Pierre Péladeau* en 1995, le *Prix Personnalité-Arts-Affaires de Montréal* et le *Prix Performance de l'ESG* en 1994.

Le Conseil d'administration de la Fondation compte également trois



Pierre Roy.

nouveaux membres, soit M. Jean-Marc Eustache, président du conseil de Transat A.T., Mme Helen Stavridou, directrice exécutive de l'Institut de design de Montréal (IDM) et M. Patrick Pichette, vice-président exécutif de Bell Canada. Notons que la campagne *Prenez position pour l'UQAM*, qui vise à recueillir 50 millions \$ d'ici 2007, a déjà atteint 80 % de son objectif. Les 40 millions récoltés à ce jour auprès du milieu des affaires et de la collectivité universitaire permettront de financer des projets de développement et d'appuyer la formation des étudiants •

L'or aux Championnats canadiens d'escrime

L'escrimeur Alexis Côté ne pouvait terminer sa carrière en compétition de meilleure façon. Avec ses co-équipiers de l'équipe masculine du club Fleuret d'argent de Montréal, l'étudiant en journalisme au baccalauréat en communication a remporté la médaille d'or aux combats au fleuret par équipe disputés aux derniers Championnats canadiens d'escrime, qui ont eu lieu à Laval en mai dernier.

L'équipe triomphante était composée des tireurs Jean-François Truchon, Alexandre Guérin-Joubert, Alexis Côté et Jean-François Sigouin, qui lui aussi étudie à l'UQAM, au baccalauréat en enseignement de l'histoire. L'équipe s'est imposée au compte de 45-23 en finale contre l'Olympia Montréal, après avoir vaincu l'Université de Toronto par le même pointage.

«Je suis très satisfait, avait le

champion de 22 ans, d'autant plus que l'équipe que nous affrontions était très forte. C'est une victoire fort convaincante, qui rassemblait trois générations d'escrimeurs.» «Il a tiré comme un dieu», déclarait l'un des plus fervents admirateurs du médaillé, son père, Roland Côté, agent de développement aux Services aux collectivités et candidat au doctorat en sociologie. Entraîné depuis l'âge de 7 ans par Fleurette Campeau, maîtresse d'armes (au prénom prédestiné) qui a participé aux Jeux Olympiques de Montréal en 1976, Alexis Côté a aussi joué un rôle majeur, avec son collègue Jean-François Sigouin, dans la conquête des médailles d'argent et de bronze aux deux éditions précédentes des Championnats canadiens.

Version moderne de l'arme d'entraînement pour le duel, le fleuret est

léger et flexible. La section de sa lame est rectangulaire, contrairement à celle de l'épée dont la lame est triangulaire. La cible valable au combat au fleuret se limite au torse. À l'épée, tout le corps, de la tête au pied, peut être touché. Dans les deux cas, seules les touches portées avec la pointe comptent. Au sabre, qui appartient aussi à l'escrime, on peut toucher l'adversaire avec le côté ou la pointe de la lame, et cibler tout le haut du corps, y compris la tête et les bras. En compétition, les tireurs portent une cuirasse métallique qui permet l'enregistrement de la touche grâce à un appareil de signalisation électrique. L'escrime est l'un des quatre sports qui ont figuré au programme de tous les jeux olympiques d'été depuis Athènes, qui inaugura en 1896 l'ère moderne •

Rabais de 20 % aux personnels de l'UQAM

L'UQAM renforce sa collaboration avec le CPP

PUBLICITÉ

Pour sa douzième saison, le Centre Pierre-Péladeau (CPP) présente des séries de concerts que les habitués retrouveront avec plaisir (*Découvertes du monde*, *Radio-concerts*, *Idées heureuses*, *Société de musique contemporaine* ou *Constantinople*), mais également de nouveaux concepts tels *Musiques en apéro*, cinq concerts les samedis après-midi à 17h pour rencontrer des artistes non seulement sur scène mais «en coulisses» autour de bouchées et cocktails après le concert.

Opus Plus regroupera deux événements – un concert de Noël avec les quatre chanteurs britanniques irrésistibles du groupe Cantabile et le Festival MMM *Des musiques et du monde* qui fêtera son 15^e anniversaire, le 29 avril, pour faire découvrir la richesse culturelle des continents.

Une autre nouvelle série, *Musique de chambre* entièrement centrée sur les talents présents au sein de l'UQAM permettra d'entendre plusieurs pro-

fesseurs interprètes ou concertistes, notamment la soprano Colette Boky, le pianiste Henri Brassard, l'altiste et violoniste Yukari Cousineau, le guitariste Alvaro Pieri, le pianiste Pierre Jasmin, le flûtiste Guy Vanasse, la violoncelliste Louise Trudel et le violoniste Martin Foster qui assume également la direction artistique de cette série de trois concerts (5 octobre, 8 février et 12 avril).

Par ailleurs, le professeur Pierre Jasmin propose cinq *Lundis Mozart*, à 20h, des concerts commentés comme il les affectionne, où il présentera 31 œuvres du célèbre compositeur de Salzbourg, dont l'intégrale des sonates pour piano. Enfin, la série *Relève* mettra à l'honneur quatre formations musicales de l'Université : l'Orchestre de l'UQAM, sous la direction de Martin Foster (8 décembre), l'Orchestre d'Harmonie du Département de musique de l'UQAM qui sera dirigé par Jean-Louis Gagnon (7 décembre et

29 mars), le Chœur de l'UQAM, dirigé par Miklos Takacs (11 décembre et 23 mars) et l'Atelier d'Opéra de l'UQAM, sous la direction artistique de Colette Boky (18, 19 et 20 mars).

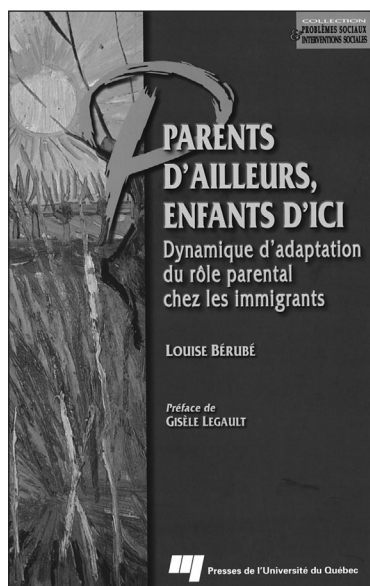
Le journal *L'UQAM* poursuit sa collaboration avec le Centre Pierre-Péladeau en publiant à chacune de ses parutions les dates des concerts dans la rubrique «Sur le campus», ainsi que le coupon de participation au tirage hebdomadaire d'une paire de billets destinés aux étudiants et aux employés de l'UQAM.

Par ailleurs, le Centre Pierre-Péladeau est heureux d'annoncer qu'il maintient encore cette année son offre aux professeurs, cadres et employés de l'UQAM, d'un rabais de 20 % sur le prix régulier des billets. Les mélomanes uqamiens n'ont qu'à se présenter à la billetterie du CPP avec leur «carte UQAM» pour bénéficier de ce rabais •

Parents immigrants

Les sociétés québécoise et canadienne sont des plus en plus multiethniques et multiculturelles. Par conséquent, il devient primordial de former les spécialistes de la santé, les travailleurs sociaux et les éducateurs aux besoins des immigrants. Chargée de cours à la Faculté des sciences humaines de l'UQAM, Louise Bérubé s'intéresse tout particulièrement aux difficultés que vivent les parents immigrants qui doivent élever leurs enfants dans une société qui n'est pas la leur.

Comment intégrer son enfant à la société d'adoption? Doit-on transmettre ses propres valeurs à son enfant ou le livrer aux diverses influen-

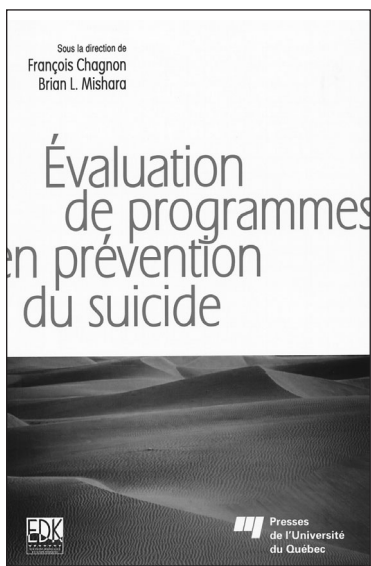


ces de la société d'accueil? Le livre de Mme Bérubé, *Parents d'ailleurs, enfants d'ici*, tente de répondre à ces questions. Il s'adresse autant aux intervenants qu'aux décideurs, aux enseignants, aux étudiants ou aux parents immigrants. Il est publié aux Presses de l'Université du Québec.

Prévenir le suicide

Selon l'Organisation mondiale de la santé, les décès par suicide, soit un million de morts annuellement à travers le monde, sont plus nombreux que ceux causés par les guerres et le terrorisme. Mais comment faire de la prévention quand on sait que les motivations conduisant au suicide sont multiples?

L'ouvrage *Évaluation de programmes en prévention du suicide*, le premier à aborder cette problématique, tente de répondre à la question. Sous la direction de Brian Mishara et de François Chagnon, professeurs au



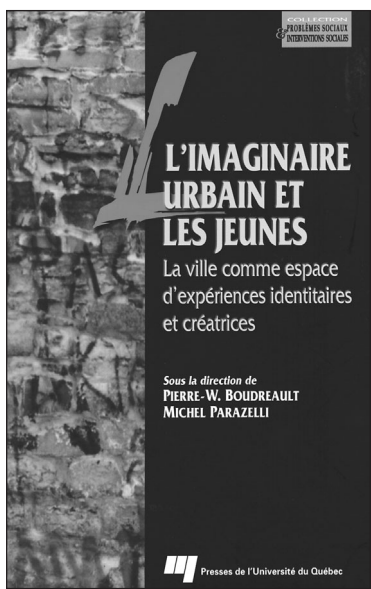
Département de psychologie et chercheurs au Centre de recherche et d'intervention sur le suicide et l'euthanasie (CRISE), divers auteurs présentent les enjeux éthiques de l'évaluation en prévention du suicide et décrivent les avantages et les limites de plusieurs approches.

Cet ouvrage, paru aux Presses de l'Université du Québec, apporte des solutions pour choisir des indicateurs valables et des méthodes de recherche adaptées à la problématique du suicide.

Les jeunes et la ville

Sous le titre *L'imaginaire urbain et les jeunes*, une quinzaine de chercheurs proposent de réfléchir sur la place fondamentale des jeunes dans la cité et le rôle de celle-ci dans le processus de leur formation identitaire et créatrice.

Cet ouvrage, publié aux Presses de l'Université du Québec sous la direction des professeurs Michel Parazelli (École de travail social, UQAM) et Pierre-W. Boudreault (sciences hu-

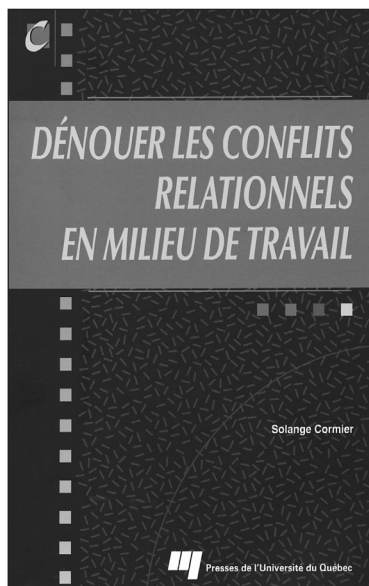


maines, UQAC), se divise en trois grandes parties. La première, intitulée «Les espaces urbains et les jeunes», traite de certaines transformations touchant les liens sociaux. La deuxième, «Lieux, villes et rites de passage», est consacrée aux mutations symboliques des pratiques rituelles chez les jeunes en ce qui regarde autant leur place sociale dans la ville que dans le cycle de vie proprement dit. Enfin, la troisième partie, intitulée «les arts urbains et les jeunes», aborde un certain nombre de pratiques créatrices dans le champ artistique, inspirées de la culture urbaine juvénile.

C'est par la spatialisation de leur imaginaire que les jeunes participent aux transformations de la cité, affirment les auteurs, et c'est à travers les pratiques urbaines qu'ils font leurs expériences de socialisation.

Relations conflictuelles

«Les gestionnaires consacrent près de 80 % de leur temps à contenir, éviter ou gérer les conflits entre collègues», affirme Solange Cormier dans



son ouvrage intitulé *Dénouer les conflits relationnels en milieu de travail*. Professeure au Département des communications, Mme Cormier explique en quoi consistent les conflits relationnels et comment la démarche menant à leur dénouement peut contribuer au développement personnel et organisationnel. Elle présente également des outils pour aider les gestionnaires à mieux composer avec des situations occasionnant stress et désarroi.

Le fonctionnement des organisations s'est considérablement modifié durant la dernière décennie, souligne

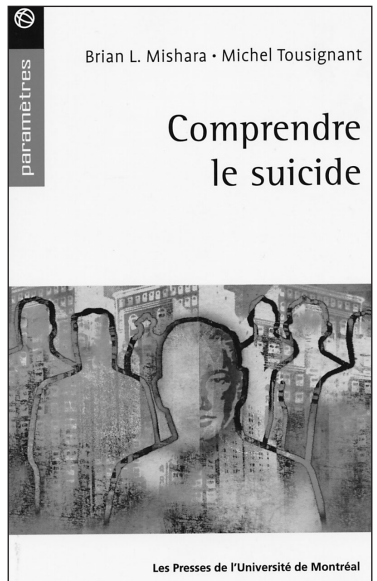
l'auteure. La collaboration de personnes de tous les niveaux est devenue indispensable en raison de la quantité imposante d'informations à traiter et de la complexification croissante des tâches à réaliser, de la diversité et du niveau d'instruction de la main-d'œuvre. Dans un tel contexte, «les préalables essentiels à l'efficacité des organisations résident moins dans l'exercice de l'autorité que dans l'habileté à communiquer et à favoriser la compréhension mutuelle avec une grande variété de personnes», écrit Mme Cormier. Paru aux Presses de l'Université du Québec.

Suicide : sujet tabou

Pourquoi décide-t-on de mettre un terme à sa vie? Existe-t-il des groupes à risque? Est-ce que la dépression, l'alcool, les abus et les négligences familiales constituent des facteurs de risque? Voilà quelques-unes des questions qui sont au cœur de l'ouvrage *Comprendre le suicide* paru sous la direction des professeurs Brian Mishara et Michel Tousignant (psychologie), respectivement directeur et chercheur au Centre de recherche et d'intervention sur le suicide et l'euthanasie (CRISE).

Le suicide frappe partout et à tous les âges, soulignent les auteurs. Il touche toutes les couches de la société indistinctement, mais plus particulièrement les personnes souffrant d'un problème de santé mentale. Et pourtant, on connaît fort mal ce phénomène encore tabou, ajoutent-ils.

Comprendre le suicide pour mieux le prévenir, c'est aussi un des enjeux soulevés par les deux spécialistes qui préconisent une concertation entre les chercheurs, les intervenants et les familles. Enfin, les chercheurs font

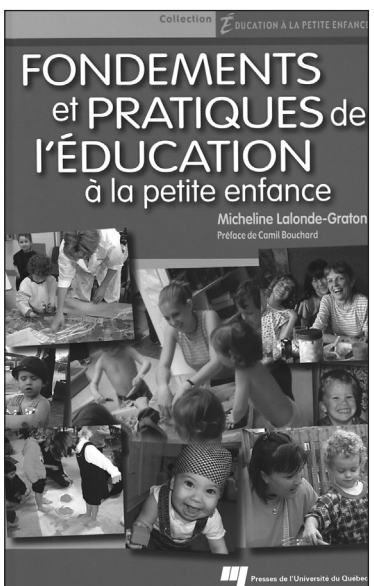


appel à notre responsabilité collective face à ce fléau et aux souffrances qui l'accompagnent. Publié aux Presses de l'Université de Montréal.

Approches éducatives

Parmi la multitude d'approches proposées en éducation à la petite enfance, laquelle convient le mieux au développement des enfants et aux objectifs éducatifs mis de l'avant par le ministère de l'Éducation du Québec? Montessori? L'approche par projets? Reggio Emilia? Cette question préoccupe autant les parents que les éducateurs.

Dans son livre intitulé *Fondements et pratiques de l'éducation à la petite enfance*, Micheline Lalonde-Graton,



chargée de cours à la Faculté des sciences de l'éducation de l'UQAM, tente d'y voir un peu plus clair. L'auteure débute l'ouvrage en rappelant aux lecteurs les principaux fondements de l'éducation à la petite enfance. Elle présente ensuite les approches utilisées dans différents pays et fait ressortir les particularités du contexte québécois. Enfin, elle discute des principaux programmes offerts au Québec, en soulignant les avantages et les inconvénients de chacun. Le tout éclairé par des exemples concrets.

Ce livre s'adresse autant aux éducateurs qu'aux parents désireux de faire le meilleur choix éducatif pour leurs jeunes enfants ●

PUBLICITÉ

MARDI 7 SEPTEMBRE

Centre d'écoute et de référence Halte Ami

Kiosque : «L'aide entre pairs et les services du Centre d'écoute», jusqu'au **10 septembre** et **13 septembre au 16 septembre** de 9h à 18h.
Agora du pavillon Judith-Jasmin.
Renseignements :
987-8509
centre_ecoute@uqam.ca
www.ecoute.uqam.ca

Département d'histoire de l'art

Exposition : «Sur les pas de Jean-Baptiste Lagacé», jusqu'au **12 septembre** du mardi au dimanche de 12h à 18h.
Commissaire : Olga Hazan, professeure associée au Département d'histoire de l'art de l'UQAM.
Centre d'exposition de l'Université de Montréal, 2940, Chemin de la Côte-Sainte-Catherine, salle 0056.
Renseignements :
343-6111, poste 4694
ciha2004.uqam.ca/pdf/expoJBL_fr.pdf

SVE-Aide et soutien à l'apprentissage

Atelier : «Surmonter les difficultés du retour aux études», de 12h30 à 14h et de 18h à 19h30 et les **8, 9 et 13 septembre** de 18h à 19h30.
Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-2180.
Renseignements :
Christian Bégin
987-3185
begin.christian@uqam.ca
www.uqam.ca/aide-apprentissage

Choeur de l'UQAM

Auditions, les mardis **7 et 14 septembre** à 18h.
Répétitions régulières : les mardis de 19h à 22h.
Place des Arts, Salle D (3^e sous-sol).
Renseignements :
987-3000, poste 4330
choeur@uqam.ca
www.uqam.ca/choeur

Ensemble de jazz vocal (GVPAS) de l'UQAM

Auditions, **début septembre**.
Répétitions régulières : les mercredis de 19h15 à 22h.
Pavillon Sherbrooke, 5^e étage.
Renseignements :
Joël Baril, (450) 889-8633

JEUDI 9 SEPTEMBRE

Département de danse

Mémoire-créditation : «Les mots de là!», jusqu' au dimanche **12 septembre** de 18h30 à 19h.
Création de Ginette (Dji) Haché, étudiante à la maîtrise-créditation en danse; interprètes : les étudiants de l'École supérieure de théâtre.
Direction de recherche : Alain Fournier.
Pavillon de danse, Piscine-théâtre (salle K-R380).
Renseignements :
Ginette (Dji) Haché
dji_hache@hotmail.com

VENDREDI 10 SEPTEMBRE

Département des sciences économiques

Séminaire : «Monetary Policy and

The Distribution of Money and Capital», à 15h30.
Conférencier : Miguel Molico, University of Western, Ontario; responsable du séminaire : Samuel Danthine.
Pavillon des sciences de la gestion, salle R-5610.
Renseignements :
eco@uqam.ca
www.economie.uqam.ca/bienvenue.asp

Galerie de l'UQAM

Exposition : «Lines Painted in Early Spring» et «Écritures cartographiques», jusqu'au **9 octobre** du mardi au samedi de 12h à 18h.
Pavillon Judith-Jasmin, salle J-R120.
Renseignements : 987-8421
galerie@uqam.ca
www.galerie.uqam.ca

MARDI 14 SEPTEMBRE

SVE-Aide et soutien à l'apprentissage

Atelier : «Devenir efficace dans ses études : la gestion du temps», de 12h30 à 14h et de 18h à 19h30 et les **14, 15 et 16 septembre** de 18h à 19h30.
Pavillon J.-A.-DeSève, salle DS-2180.
Renseignements :
Christian Bégin
987-3185
begin.christian@uqam.ca
www.uqam.ca/aide-apprentissage

JEUDI 16 SEPTEMBRE

Centre Pierre-Péladeau

Série découvertes du monde :

«Orchid Ensemble», à 20h.
Salle Pierre-Mercure.
Renseignements : 987-4691
reception@centrepierrepeladeau.com
www.centrepierrepeladeau.com

VENDREDI 17 SEPTEMBRE

CEIM (Centre Études internationales et Mondialisation)

Conférence : «Les 10 ans de l'ALENA : bilan social et perspectives», jusqu'au 19 septembre de 9h à 20h.
Salle Marie-Gérin-Lajoie.
Renseignements :

Justin Massie
987-3000, poste 3910
ceim@uqam.ca
www.ceim.uqam.ca

Date de tombée

Pour nous communiquer les coordonnées de vos événements, veuillez utiliser le formulaire à l'adresse suivante : www.uqam.ca/bref/form_calendrier.htm 10 jours avant la parution.

Prochaines parutions :

20 septembre et 4 octobre.



BULLETIN DE PARTICIPATION pour le tirage hebdomadaire d'une paire de billets, au choix du gagnant, pour une activité de la programmation 2004-2005 du Centre Pierre-Péladeau. Sont éligibles au tirage tous les employé(e)s et étudiant(e)s de l'UQAM. Les gagnants devront présenter une **Carte UQAM** d'employé ou d'étudiant pour réclamer leur prix. Une même personne ne pourra gagner plus d'une fois au cours de la saison 2004-2005 afin de laisser la chance au plus grand nombre de profiter de cette offre de billets gratuits.

[Écrire en lettres moulées]

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Courriel : _____

Numéro de téléphone : _____

Étudiant(e) – Programme : _____

Employé(e) – Fonction : _____

À déposer dans la boîte de tirage située dans le hall du Centre Pierre-Péladeau. Les tirages se feront tous les vendredis, à 16h, jusqu'au 6 mai 2005. Les gagnants seront notifiés le lundi suivant.

Le journal *L'UQAM* publiera le nom des gagnants à chacune de ses parutions.

PUBLICITÉ

Un meilleur endroit pour vivre, étudier, créer et se divertir

Michèle Leroux

D'ici quelques années, le quartier qui abrite l'UQAM pourrait fort bien subir une cure d'embellissement et de développement. Exit les terrains vacants et les vieux immeubles: place au musée juif, au Faubourg de la fourrure et à la Place des festivals. C'est du moins ce que prévoit le scénario d'aménagement élaboré par le Partenariat du Quartier des spectacles, un organisme sans but lucratif chargé de proposer une vision concertée et un plan de mise en œuvre pour régénérer l'est du centre-ville montréalais. Sa vision d'avenir peut d'ailleurs être appréciée – à petite échelle – grâce à une maquette réalisée à l'École de design de l'UQAM et que l'on peut voir dans le Hall des pas perdus de la Place des Arts, jusqu'au 3 octobre prochain.

D'abord initiée par l'ADISQ, l'idée du «Quartier des spectacles» a fait son chemin jusqu'à l'important Sommet de Montréal de 2002. En juin 2003, la Ville approuvait la création du Partenariat du Quartier des spectacles, un regroupement de 21 représentants des milieux culturel, commercial, immobilier, résidentiel et éducatif, dont l'UQAM évidemment.

Un quartier à ré-équilibrer

Le pari était de faire du cœur culturel de Montréal un meilleur endroit pour vivre, pour créer et pour se divertir. Mais comment assurer que cohabitent en harmonie, 12 mois par année, résidents, artistes, étudiants, commerçants et festivaliers, dans ce quadrilatère délimité par les rues Sherbrooke, Berri, René-Lévesque et City Councilors, là où 80 % de la vie culturelle montréalaise est concentrée?

«Comme il s'agit d'un quartier multifonctionnel à dominante culturelle, l'élément clé dans la vision que nous avons élaborée, c'est l'équilibre, explique le vice-recteur à la planification et à la vie étudiante, M. Jacques Desmarais, qui assume la représentation de l'UQAM et de la Corporation



Photo : Michel Giroux

Le vice-recteur à la planification et à la vie étudiante et secrétaire général, M. Jacques Desmarais, membre du comité exécutif du Partenariat du Quartier des spectacles.

de développement urbain du Faubourg Saint-Laurent au sein du Partenariat, en plus d'être membre du comité exécutif.

Culture et qualité de vie

Les changements envisagés par les partenaires sont majeurs. Au coin des rues Sainte-Catherine et de la Main (le boulevard Saint-Laurent), un nouveau bâtiment (d'ailleurs appelé le carrefour des Mains) servira de vitrine culturelle et de point de départ pour la découverte de la ville des festivals. Le boulevard de Maisonneuve sera réaménagé. De nouveaux bâtiments, équipements et places publiques consolideront le pôle de la Place des Arts.

Le projet prévoit également régé-

ner le grand complexe résidentiel des Habitations Jeanne-Mance avec une maison des jeunes, une école et un centre communautaire. La dispa-

rition des terrains vacants au profit de nouveaux faubourgs résidentiels ferait doubler la population.

Sur la rue Clark, de part et d'autre de la rue Sainte-Catherine, huit nouvelles résidences étudiantes pourraient aussi accueillir pendant la période estivale touristes et amateurs de festivals venus des quatre coins du monde. Enfin, pour donner au quartier une signature unique, l'iconographie, l'affichage et un éclairage particulier sont envisagés.

Quant au Quartier latin, ses trottoirs, rues, places et esplanades seraient repensés, en vue d'améliorer les relations entre l'espace public et le piéton. «La rue, c'est là que ça se passe. Il faut que circuler soit agréable», souligne le vice-recteur. Cette orientation pourrait nécessiter des modifications aux pavillons de l'UQAM dont les façades sont fermées au rez-de-chaussée, comme sur la rue Berri. Le réaménagement de la place Pasteur et une stratégie d'éclairage pour le clocher Saint-Jacques sont aussi au programme.

L'UQAM, un acteur important

Les 150 millions \$ obtenus lors de l'émission d'obligations l'hiver dernier permettront à l'Université de se doter des espaces dont elle a besoin. «La vision du Partenariat aidera l'UQAM à définir le déploiement de son propre plan, signale M. Desmarais. Et l'in-

verse est aussi vrai. Avec sa galerie et ses trois salles de spectacles, et bientôt le Cœur des sciences, un autre projet de diffusion culturelle – scientifique celui-là –, l'UQAM est un acteur important au sein du Partenariat... La culture, ça inclut le savoir», ajoute-t-il.

L'UQAM a activement collaboré à l'élaboration du projet du Quartier des spectacles. Outre la participation du vice-recteur et la contribution des étudiants en design, plusieurs professeurs-chercheurs ont mis la main à la pâte, notamment Luc Noppen et Robert Petrelli du Département d'études urbaines et touristiques, ainsi que Sylvain Lefebvre, du Département de géographie, qui a réalisé une étude comparative des façons de gérer le développement des quartiers à connotation culturelle dans les grandes villes d'Amérique du Nord.

Pour que les rêves des partenaires deviennent réalité, il faudra investir près de deux milliards de dollars, au cours des 15 prochaines années. La majeure partie de cette somme (80 %) proviendrait du secteur privé, estime le Partenariat. «Notre gros défi, c'est de créer les conditions pour qu'une volonté politique évidente se manifeste. À l'intervention déjà active de la Ville, il faut que s'ajoute celle des gouvernements provincial et fédéral. La vitalité de l'expression culturelle dépend d'une orientation forte donnée par ces trois paliers de gouvernement. S'il y a cette volonté d'orienter le développement de façon utile et durable, les investisseurs privés vont accepter d'investir», soutient M. Desmarais.

Une tournée d'information auprès des gens concernés par l'avenir du quartier a démarré au cours de l'été. En les ralliant à leur vision et au plan qu'ils souhaitent mettre en œuvre, les membres du Partenariat souhaitent consolider la chaîne culturelle, améliorer la qualité de vie et stimuler le développement économique ●

Le Quartier des spectacles en quelques chiffres

- Un territoire couvrant une superficie de 94,3 hectares
- 8 500 emplois issus de 264 entreprises culturelles
- 28 salles de spectacles, soit 27 825 sièges
- 41 événements culturels en 2003-2004
- 4 200 personnes travaillant dans 16 établissements d'enseignement
- 22 hôtels et auberges, 1 018 chambres
- 131 organismes publics, fondations et entreprises
- 40 projets majeurs répertoriés
- 3 stations de métro
- et ...
- 47 terrains vacants occupant 10 % du quadrilatère

SUR INTERNET
www.quartierdesspectacles.com



Voilà à quoi ressemblerait le Carrefour des «Mains», une intervention architecturale majeure au coin de la rue Sainte-Catherine et du boulevard Saint-Laurent. Le Partenariat propose d'y installer la Vitrine culturelle, projet actuellement à l'étude et piloté par Tourisme Montréal et la communauté culturelle.